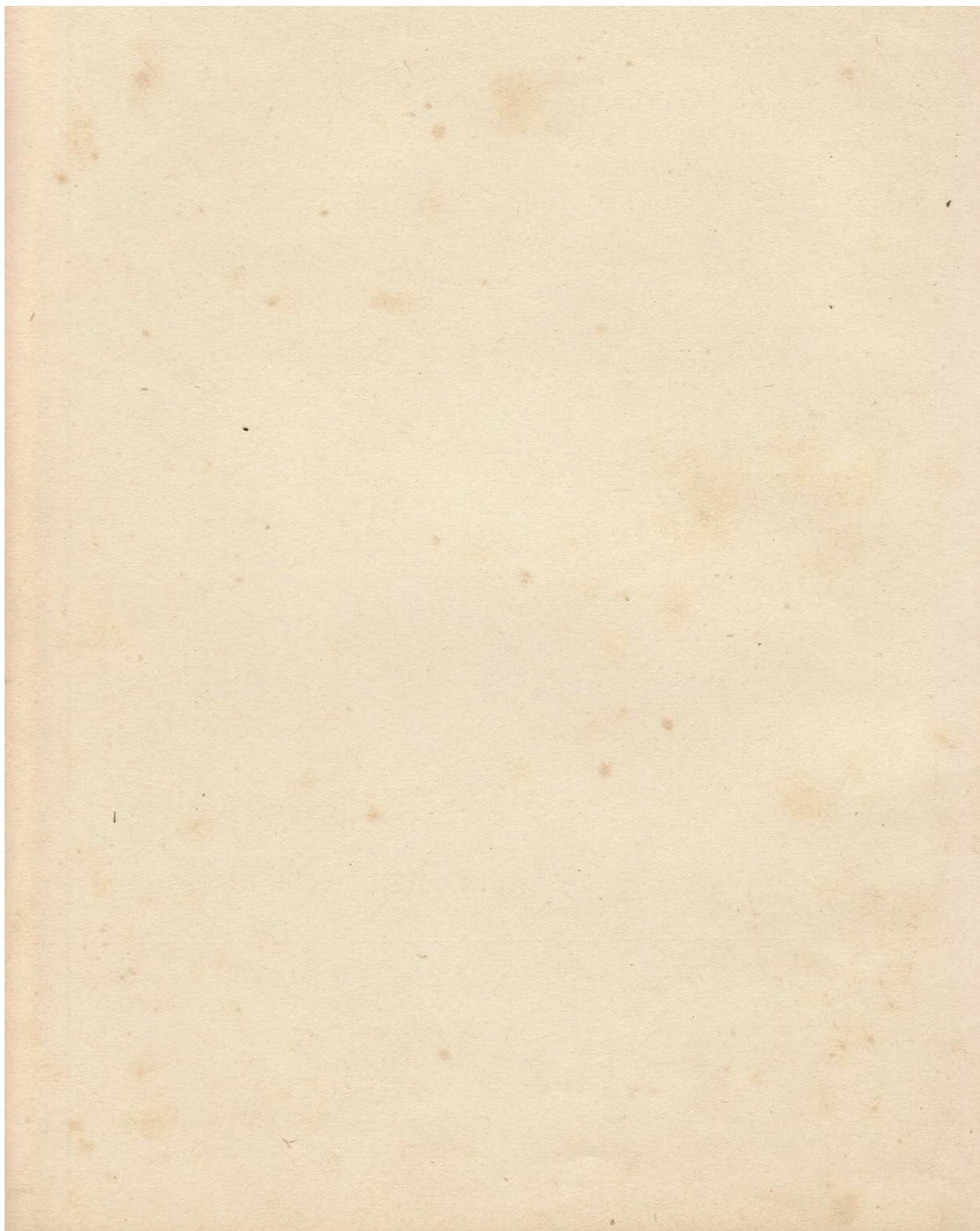


SANTA ANNERES

“ Primavera, giganti dell' anno!
Giganti, primavera della vita!”

(Gennaio - Mai 1966)

Kamenetz-Podolsk, 22 Maggio.





Si vous croyez.

* * *
Si vous croyez qu'il est facile
De dire : Je veux oublier, -
Et de s'essayer, malhabile,
A plaisanter et babiller...

* * *
Si vous croyez que l'on peut voir
Sur vos traits un peu de dépit,
Sans qu'aussitôt le désespoir
Ne s'empare du cœur contrit...

* * *

Si vous croyez que votre main,
Dont la pression souvent enfèvre,
Ne peut pas, baume souverain,
Se poser, douce, sur la lièvre...

Si vous croyez que vos beaux yeux
Ne savent pas aussi sourire
Et rendre un cœur moins malheureux
Et l'arrêter dans son délire...

Si vous croyez que votre nom
Ne vient pas troubler bien des rêves;
Qu'un oui de vous, ou bien un non
Ne suffit pas aux heures brèves...

Si vous croyez qu'on peut souffrir,
Toujours avoir l'âme en déroute...
Mais qu'un jour on en peut mourir,
Vous ne le croyez pas, sans doute ?



Variations.

Rose et fraîche, elle n'est pas celle
Dont on dit en se retournant :
Oh ! voyez donc comme elle est belle !
Et que l'on admire en passant.

Mais, sous la paupière mi close,
Si ses yeux s'arrêtent sur vous,
Si son regard troublant se pose,
Quelques instants, frôleur et doux,

Alors on veut la voir encore,
Alors on n'a plus qu'un désir :
Elle est de celles qu'on adore ;
L'on ne veut plus que revenir.



Sourire et gracieuse en sa pose,
Dans un costume harmonieux,
Un sourire à sa lèvre rose,
De la malice dans les yeux,

En sa nonchalance traitresse,
Elle trouve le mot hardi,
Et le regard hautain qui laisse
Un don Juan tout étourdi.

Mais, au clavier, lorsque, sans trêve,
Pleine de larmes sous sa main,
Chante une musique de rêve
Qui bercerait jusqu'à demain,

Alors l'ardeur se fait moins vive,
Du regard devenu rêveur,
Et la bouche se tait, pensive
Pour écouter parler le cœur.



Soir de fête

A l'éclat des flammes ardentes,
Et dans le bruit grisant du bal,
Un feu monte à ses joues brûlantes
Et rehausse un teint sans égal.

Son beau front blanc, sous sa couronne
D'abondants cheveux presque noirs,
Sans effort apparent lui donne
L'air qu'elle aime en de pareils soirs.

Que la robe soit bleue, soit blanche,
Sur fond d'or, gaine de velours,
Seyant au corsage qui tranche,
Le goût est sûr et fin, toujours,

Cambriée dans sa taille bien faite,
Un sourire aux lèvres, profondeur,
Elle est la reine de la fête:
Cela suffit à son bonheur.

Elle sait bien que tout l'admire,
Et, suivie par mille regards,
Elle garde son fier sourire
Qui commande tous les égards.

Mais, sous ce masque de coquette,
Parfois, au fond de ses beaux yeux,
Se révèle, voilée, discrète,
La tristesse du cœur soucieux.

Ses chers yeux bruns, au regard tendre,
En s'abandonnant un moment,
Font voir, à qui sait les comprendre,
Sans vains apprêts, tout simplement,

L'âme mélancolique et douce,
Cachée sous des dehors trompeurs,
Comme l'eau vive sous la mousse,
Un nid d'oiseau parmi les fleurs.



Fleurs de pêchers.

Les pêchers sont en fleurs: joie fraîche, gai frisson
Des blancheurs, dans l'éveil de l'aube printanière,
Des gazouillis d'oiseaux vibrant à l'unisson
Chantent d'un ton perlé la symphonie légère
Les fleurs, - blancheurs de chairs aux reflets de satin.
L'on dirait que du ciel, par une folle brèche
Un essaim de papillons a neigeé ce matin,
Gardant, nés de l'aurore à leur aile qu'irise
Un peu d'azur d'en haut, leur poudre de velours
Frais duvet qui ressemble à la veloutine
Dans le rose et l'or clair de l'air si douce fine
Au lever radieux du plus charmant des jours.



Hymne.

Le printemps est dans l'air; partout sa tiède haleine
Éveille un frisson délicieux;

Le printemps est partout, sur le mont et la plaine;
Mais il est surtout dans tes yeux.

Tes chers yeux bruns, si beaux, qu'un peu de chaleur
Sont bien tendres quand tu veux bien;

Et de les voir ainsi, très doux, je les adore,

Et cela ne te coûte rien!



Quand mon regard se pose, affolé de tendresse,
Sur tes lèvres, plein de désir
D'y goûter un instant d'incomparable ivresse,
Avant-goût des joies à venir,

Je sens qu'en mon cœur gronde une passion farouche,
Et mon sang se presse, brûlant;
Et je ne veux plus rien que boire à cette bouche
La vie, l'amour, éperdument.

Et tout dans la nature est plein de rêve roses,
De bruits d'abeille et de baiser;
Comment ne pas t'aimer, quand, paupières mi-closes,
Tu t'étends pour te reposer?

J'oublie tout sur la terre en sentant la tiédeur
De ton épaule ou de ton sein,
Et je voudrais mourir en entendant ton cœur
Battre à coups pressés sur le mien....

Pâques 1906. $\frac{2}{12}$.



Un nom.

Ton nom est doux et clair ainsi qu'un chant d'oiseau
Il chante dans mon cœur comme une cantilène,
Air ancien modulé sur un rythme nouveau
Plein de langueur italienne.

Leit-motiv éternel de mes pensées du jour,
Il hante mon sommeil et je tressaille en rêve
D'entendre soupirer, comme un appel d'amour,
Le nom que je redis sans trêve.



Il est doux comme toi, alerte et gracieux,
Pareil à ce beau corps qui me brûle de fièvre;
Il évoque en mon cœur le regard de tes yeux;
Je crois le baiser sur ma lèvre.

Il te sied, comme tout ce que tu portes, toi!
Comme à ton front si blanc ta chevelure sombre,
A ta bouche si rose un baiser plein d'émoi,
A ton clair regard un peu d'ombre

Quand je reste parfois à m'oublier, le soir,
Dans une rêverie mélancolique et tendre,
Si ma pensée se berce à quelque doux espoir,
C'est ton nom que je crois entendre.

Lis le donc dans les vers de ce dernier quatrain,
Écrit, le nom aimé de la plus chère femme,
Lumière de ma vie, qui, dans sa jolie main,
Idole et reine, tient mon âme.

Angoisse.

Le temps fuit comme un rêve,
Rêve bleu, gris ou noir,
Sans arrêt et sans trêve,
Le soir succède au soir.

Quand j'interroge ton visage,
Et que je regarde tes yeux,
Un doux et décevant mirage
Pour un instant me rend heureux:

En cette heure fugace
Je vis de mon amour:
Mais bientôt elle passe,
Hélas! Encore un jour...



Oh! si je pouvais l'arrêter
Cette heure où je me sens revivre,
Où je ne fais que répéter
Les aveux dont mon cœur est ivre!

Mais le sang brûle en vain:
Partir, voir disparaître
L'aimée jusqu'à demain.
La verrai-je? Peut-être...

Et je me vois tout seul dans la nuit;
Et l'âme est lourde de tristesse
L'avenir est noir. Rien ne luit
L'angoisse me serre et m'opprime.

Demain!... Terrible Sphynx,
Fantôme qui déchire,
Et que des yeux de lynx
Mêmes ne sauraient lire!...

O nuits où je ne puis dormir;
Où son nom, et sa voix, m'obsède;
Où me poursuit son souvenir;
Où le rêve insensé me cède!

Que me garde le sort?
La vie, un peu de rose?
Ou bien est-ce la mort
Qui, seule, enfin repose?

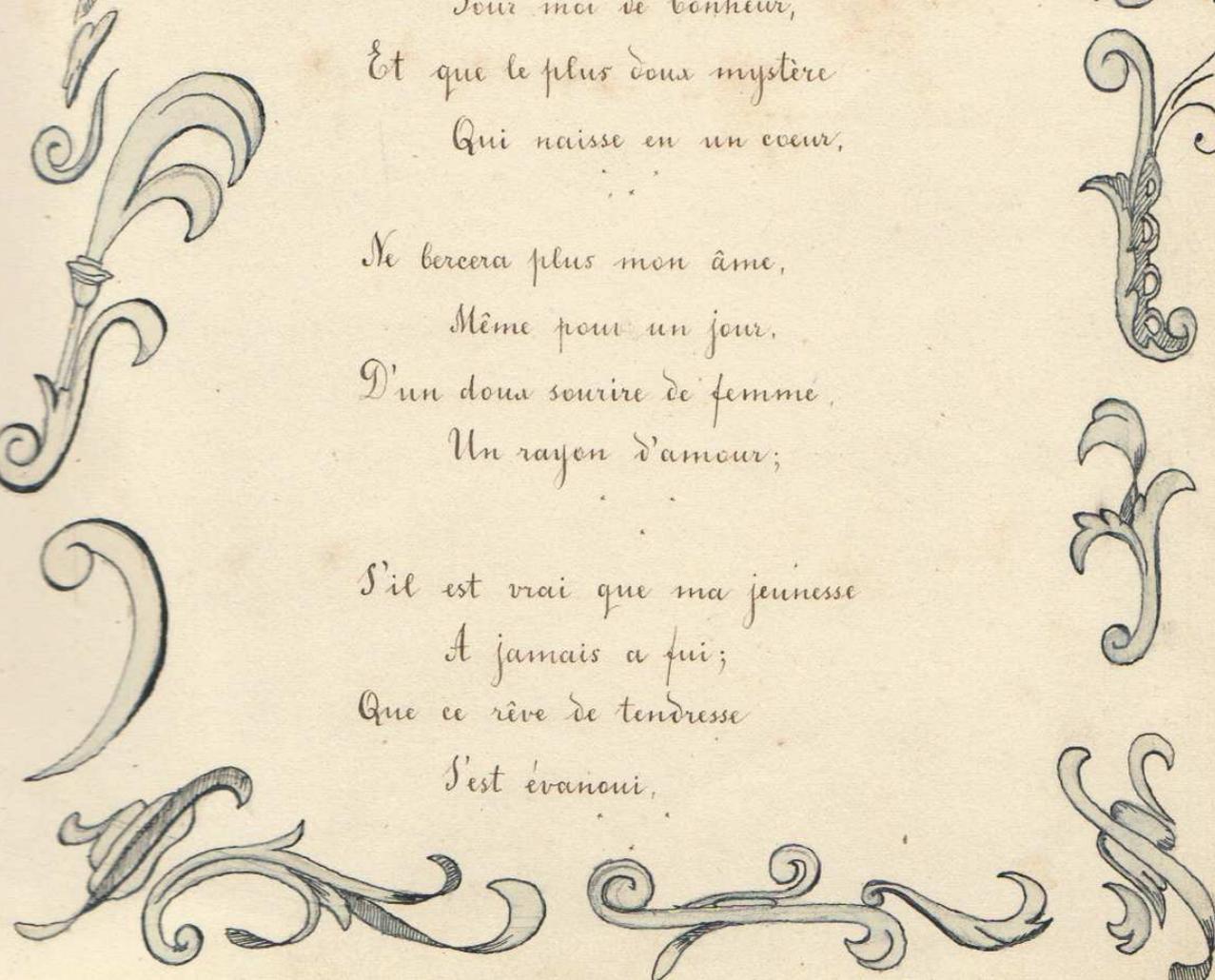


Fantaisie en ton mineur.

S'il est vrai qu'il n'est sur terre
Pour moi de bonheur,
Et que le plus doux mystère
Qui naisse en un cœur,

Ne bercera plus mon âme,
Même pour un jour,
D'un doux sourire de femme,
Un rayon d'amour;

S'il est vrai que ma jeunesse
A jamais a fui;
Que ce rêve de tendresse
S'est évanoui,



Alors qu'un baiser timide,
Posé sur sa main,
Rend heureux mon cœur avide
Jusqu'au lendemain

S'il est vrai que tout s'envole,
Dernière illusion,
Qu'au passé mon cœur immole
Sa chère vision:

Avant que le soir arrive,
Et bientôt la nuit,
Il vaut mieux, à-la dérive,
Sans larmes, sans bruit,

S'en aller de la vie belle,
En disant son nom,
Sans murmurer de ce qu'elle
A répondu: Non!



Roses.

En une amphore au fin contour,
Éclosoes,
S'épanouissant tour à-tour,
Les roses
Aux tons pâles, roses, foncés,
Si belles,
Ouvrent leurs pétales froncés
Et fiêles.
Leur vie, née de ce matin,
Si brève,
Passera jusqu'à demain
En rêve,
Embaumant de leur odeur
Exquise
La minute de bonheur
Conquise

Sur des lèvres au ton pourpre.

Plus roses

Que le calice diapré

Des roses,

Où le sang, superbe et pur,

Embrase

D'un trouble puissant et sûr

D'extase.

Mon cœur à qui disent tout

De choses

Ces belles lèvres, pourtant

Bien closes.

O roses, sœurs des amours

Inquiètes,

Fleurs favorites, toujours

Discrètes,

Portez mes vœux, vous qui savez

Ma flamme,

Prenez l'aveu, car vous avez,

Une âme.

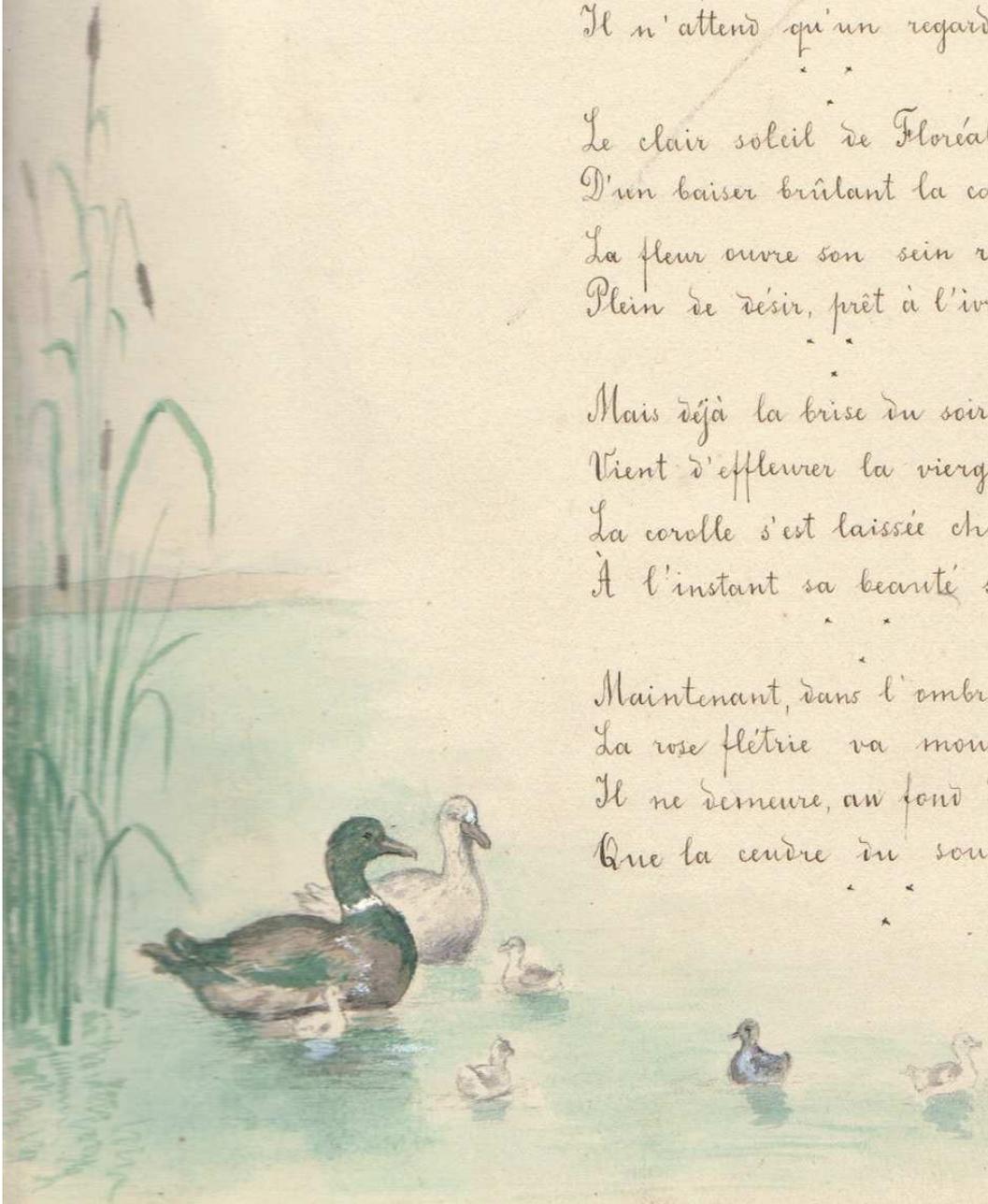
Fantaisie.

Un frais bouton de rose - thé
À l'aube grise est près d'éclorre:
Pour épanouir sa beauté,
Il n'attend qu'un regard d'Aurore

Le clair soleil de Floréal
D'un baiser brûlant la caresse:
La fleur ouvre son sein royal
Plein de désir, prêt à l'ivresse.

Mais déjà la brise du soir
Vient d'effleurer la vierge folle:
La corolle s'est laissée choir
À l'instant sa beauté s'envole.

Maintenant, dans l'ombre nocturne,
La rose flétrie va mourir:
Il ne demeure, au fond de l'urne,
Que la cendre du souvenir.



Bémol et dièse.

Haut et difficile est le but
Et le courage parfois sombre;
L'être entier vibre comme un luth,
Espère ou s'abîme dans l'ombre,
N'attendant que le dernier : chut!
Et s'endormir au gouffre sombre.

Haut les cœurs quand le but est grand
Et l'amour fait beaucoup sur terre;
L'âme s'élève en un instant,
Et l'avenir, sphynx et mystère,
Ne montre pas que le néant:
Et l'heure vient où l'on espère.



L'œillet

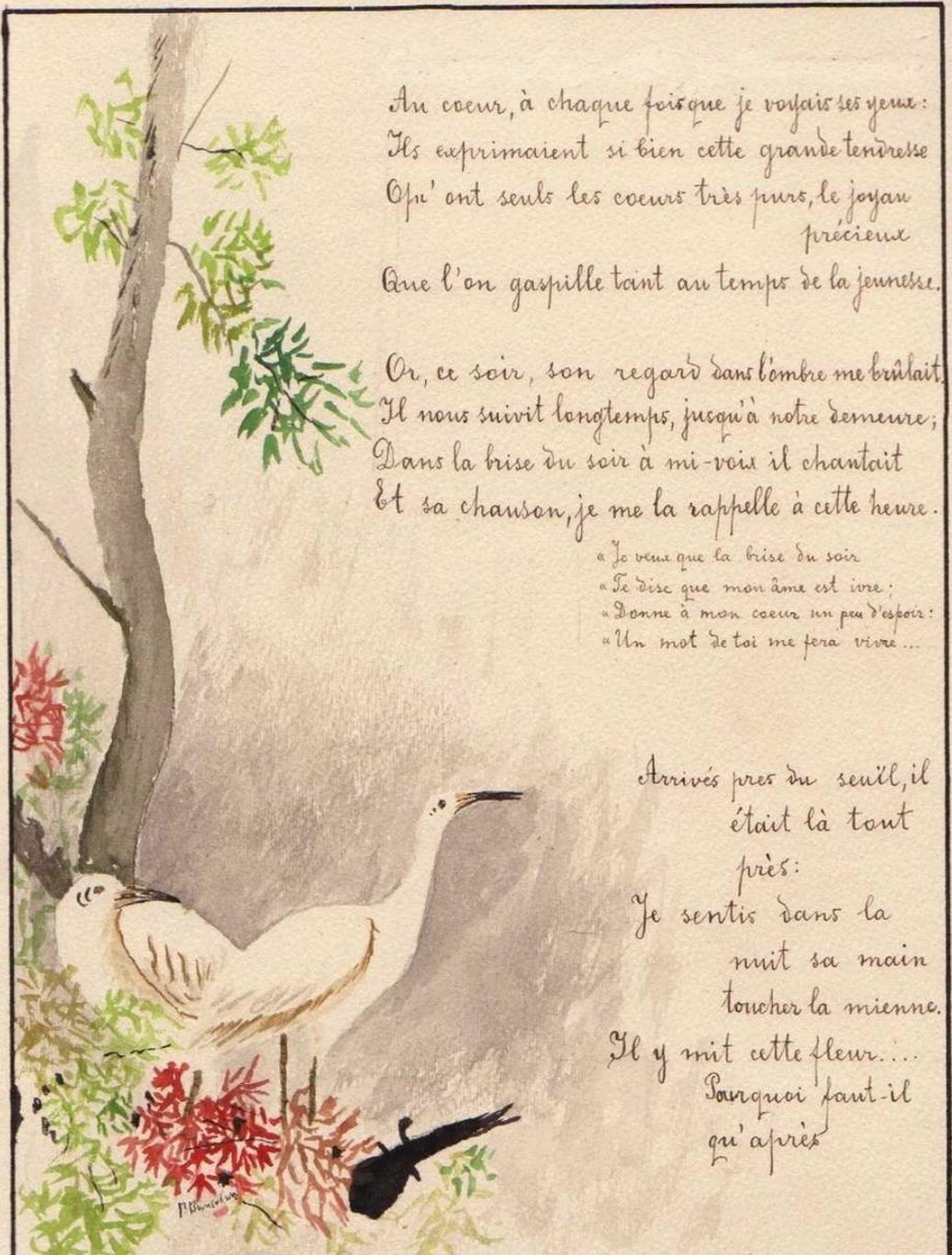
La fillette avait pris le missel de l'aïeule
Et les feuillots jaunis tournaient aux doigts légers;
Distracte, elle rêvait, et, de se sentir seule,
Une mélancolie, des soucis étrangers,
A son front de seize ans mettaient un peu de brume.
Mais, sur les lèvres passe un sourire très fin;
Dans les yeux bleus, rieurs, un éclair gai s'allume
Et sur la bouche on pose un petit doigt mutin:
Des pages du missel une fleur glisse et tombe,
Un œillet, blanc jauni, à présent desséché,
C'est, dans le livre pieux, comme dans une tombe,
Un peu de vie d'antan et de monde, arraché...

La fillette s'en est venue vers la grand'mère,
Et, posant son front blanc, câline, à ses genoux,
Regarde longuement cette tête si chère.
Aux boucles argentées, au regard bleu, si doux;
Puis, avec un baiser, demande, rougissante,
L'histoire de l'œillet, pris dans le vieux missel
Comme au soleil levant, sur l'herbe chatoyante,
Dans une goutte d'eau s'est pris un coin de ciel.
Un peu de rose monte aux joues de la grand'mère,
Et son regard très doux se pose en souriant
Sur l'enfant, répétant sa naïve prière,
Et ses doigts caressants frôlent ce front charmant.

C'est si loin, ce passé!... J'avais seize ans, petite,
Seize ans! Et j'étais belle, et fraîche, comme toi;
Des joues roses aussi, un cœur qui bat plus vite,
Pour un regard, un rien, aussitôt en émoi;
Et des cheveux très blonds, ma plus belle parure,
Des cheveux d'or léger, volant au moindre vent;
Pleine de vie, d'entrain, puis, ma foi, de l'allure:
Je connais bien des cœurs qui s'y sont pris souvent
Teint de rose et de lis; et des yeux... vois mes yeux,
Les mêmes, mais plus bleus, pleins de rêve et d'ivresse,
N'ayant, comme les tiens, connu que jours heureux.
C'était un soir de Mai; dans l'air, une caresse.

Vous effleurait les joues, à perdre la raison;
Un souffle de printemps courait avec la brise,
Et le soleil à peine avait fui l'horizon.
Les fleurs, la nuit qui vient... Oh! la douceur exquise
De ce beau soir, avec le parfum des lilas
Flottant, léger, dans l'air, tout embaumé, suave...
Et de ce si beau soir, il ne me reste, hélas!
Qu'une fleur desséchée, cet oeillet, fièle épave.

C'était mois de Marie. Nous allions, toutes deux,
Ma mère et moi, prier tous les soirs à l'église.
Ah! que j'étais distraite alors, et je prie mieux
A présent. Mais seize ans... cette soirée qui grise!
Je remarquais souvent qu'un homme me suivait;
Oh! de loin, mais toujours; jeune, la figure douce;
Et, derrière un pilier, fidèle, il attendait;
Son regard m'adorait; j'avais une secousse



Au cœur, à chaque fois que je voyais ses yeux :
Ils exprimaient si bien cette grande tendresse
Qui' ont seuls les cœurs très purs, le joyau
précieux
Que l'on gaspille tant au temps de la jeunesse.

Or, ce soir, son regard dans l'ombre me brûlait.
Il nous suivit longtemps, jusqu'à notre demeure ;
Dans la brise du soir à mi-voix il chantait
Et sa chanson, je me la rappelle à cette heure.

« Je veux que la brise du soir
« Te dise que mon âme est ivre ;
« Donne à mon cœur un peu d'espoir :
« Un mot de toi me fera vivre ...

Arrivés près du seuil, il
était là tout
près :
Je sentis dans la
nuit sa main
toucher la mienne.
Il y mit cette fleur...
Pourquoi faut-il
qu'après

Tant d'années disparues, d'un soir je me souviens ?
Je ne l'ai plus revu ; j'y rêvai, bien des fois,
Et, malgré les chagrins, les plaisirs et le rêve
- Car la vie, ma petite, est faite, tu le vois,
De rose avec du noir ; elle donne et enlève, -
Malgré tout j'ai gardé ce frêle souvenir.
Les années ont passé sur cette tête blanche ;
Je sens que c'est bientôt, que ma vie va finir ;
Et cependant, vois-tu, mon front ému se penche
Vers cet veillot flétri que j'embrassai souvent.

Toute entière au passé, dont revivent les charmes,
L'aïeule s'était tue, l'âme bien loin, rêvant. -
Les yeux bleus de l'enfant étaient remplis de larmes. -

21. II. 1906.



Fol espoir.

« Dire à l'heure qui passe, à l'heure enquisse et folle.
« Qui précède toujours le moment des adieux
« Oh! ne fuis pas!... Mais non, la voilà qui s'envole,
« Remonte aux cieux;

« Sentir son cœur serré, brûlant dans sa poitrine,
« Battre à grands coups pressés la marche de l'amour,
« Rien qu'en frôlant le bout de sa main, douce et fine
« Pour tout un jour;

« Voir en ses beaux yeux bruns, qui disent tant de choses,
« Son âme toute entière en sa mobilité,
« Et la fierté qui dort aux paupières mi-closes,
« Et la bonté ;

« Rêver quand sous ses doigts, sur le clavier d'ivoire
« Pleure un chant de douleur, Mendelssohn ou Chopin,
« S'abandonner encore à la douceur de croire,
« Rêver sans fin ;

« Aimer éperdûment, avec toute son âme,
« Ne redire qu'un nom, le matin, et le soir,
« Et mettre, malgré tout, dans le cœur d'une femme
« Son seul espoir ;

« Vivre ainsi, l'âme triste et l'esprit en démence,
« Attendant follement un : oui, de l'avenir,
« Et quand disparaîtra cette frêle espérance,
« Alors, mourir.



Pourquoi?

Pourquoi ton regard bleu, comme un rayon d'étoile
Si beau

S'embrume de tristesse, ainsi que traîne un voile
Sur l'eau?

Pourquoi tes longs cils noirs, doux comme le plus tendre
Velours

Ne laissent que des pleurs sur ta joue se répandre
Si lourds?

Ton visage est pareil à celui d'une fille
Du Rhin;

Tes superbes cheveux, tel dans le soleil brille
L'airain

Roulent en diadème à ton beau front de reine
Plus blanc

Que le mystérieux manteau de la sirène,
D'argent

Et de rayons pareils, dans l'ivresse d'un rêve
Divin

Qui se déroule et berce et jamais ne s'achève
Sans fin.

De tristesse voilé, ce front si beau se penche:
Des pleurs

Mouillent ces yeux d'un bleu plus pur que la pervenche,
Deux fleurs

Comme la plainte ailée d'une lyre qu'on frôle,
Ta voix

Vibre dans le sanglot d'une âme qui s'envole...
Pourquoi?...



Dixain.

Où donc est-il sur terre,
Ce lieu de doux oubli;
Où l'âme encore espère
Et se tait tout ennui.
Où donc es-tu sur terre,
Bienheureuse patrie!
Mon cœur toujours t'espère,
Illusion chérie:
Là-bas l'amour sur terre
Et le rêve infini....

[15 Septembre 1905.]

Trois mots

Toujours ! Un mot hardi qui défie l'avenir,
Enfermé tout entier dans les plis d'une robe,
Triomphe, espoir et joie de l'amour à son aube :
Oh, garde au moins le souvenir.

Jamais ! Le mot de glace et de deuil, rempli d'ombre,
Tombant sinistre et froid sur le cœur éperdu
Qui vibrait de tendresse et bravait l'inconnu ;
Espoir, amour et foi : tout sombre.

Mais Dieu nous a laissé, dans sa pitié pour l'être
Qu'il créa faible et nu, le mot sublime et doux
Qui nous permet le rêve, espère malgré tout
Et sourit dans les pleurs : Peut-être.



Blessure d'âme.

« Quand le roi des forêts du Nord,
le libre élan,
« D'une balle mortelle a reçu
la blessure,

« Il s'arrête d'abord pour se mordre le flanc
« Et sa douleur s'avive avec cette morsure.
« Puis il repart soudain à travers les fourrés,
« Brisant de ses bois durs, en sa course sauvage,
« Arbres morts, jeunes troncs, et rameaux trop serrés ;
« Tout craque, tout s'abat, fauché sur son passage.
« Il va. Son poil est moite, et ses naseaux fumants
« Aspirant l'air glacé ; ses yeux ont un feu sombre ;
« Brusquement, il frissonne, et, sur ses pieds tremblants
« Chancelle, fléchit, tombe, agonise dans l'ombre...

« Il est de ces beaux yeux dont les regards très doux,
« De ces lèvres aussi dont les charmants sourires,
« Blessent les cœurs aimants et les rendent plus fous
« Que ne fait une balle et les plus durs martyres.
« Il a suffi parfois d'une pression de main;
« D'un regard qui vous dise en souriant: "Peut-être";
« D'une très douce voix qui vous dise: « à - demain! »
« Pour que vous tressailiez jusqu' au fond de votre être.
« Et ces blessures là, nous les gardons toujours:
« Mortel et cher poison, lui des yeux d'une femme,
« Il nous brûle les nuits, et nous compte les jours.
« La blessure qui tue, c'est la blessure d'âme.



Aveu.

Si je suis assis loin de toi,
Mon regard te fuit et t'évite,
Pour cacher l'invincible émoi
Dont mon cœur, hélas! palpite;

Mais bientôt, ainsi qu'un aimant,
Tes yeux, ton visage, toi toute,
Attirent mon regard aimant:
Et me voilà tout en déroute.

Les rires et joyeux propos
Vont bruissant à mon oreille:
Comment pourrais-je être en repos,
Les yeux sur ta lèvre vermeille?

Et si je suis à tes côtés,
Mon cœur bat; mais je me sens vivre,
Et mon sang coule à flots pressés,
Et je deviens tout-à-fait ivre.

Si je ferme un instant les yeux,
Aussitôt je vois ton visage,
Ton corps, au contour gracieux,
Et je m'affole à ce mirage.

Ton nom, charmant, doux et léger,
Ton nom, je le dis avec fièvre:
Il me fait l'effet d'un baiser
Qui vient se poser sur ma lèvre.



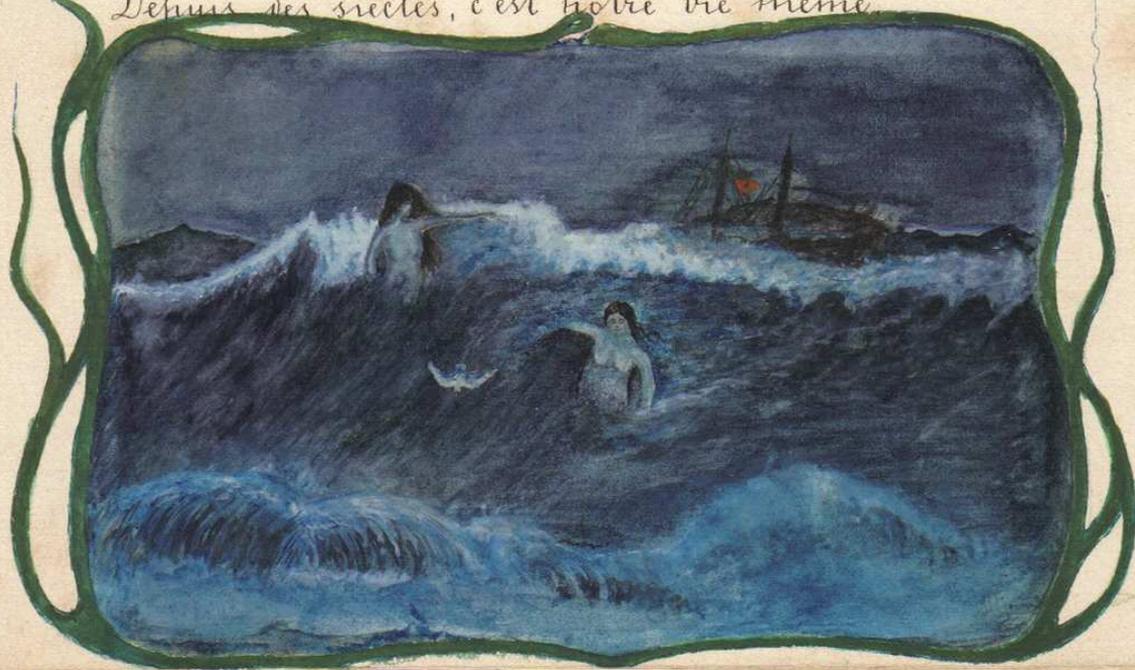
Quand j'effleure ta blanche main
Ta bouche ou ta joue rougissante,
Je garde jusqu'au lendemain
Une âme inquiète et frémissante.

Je t'aime: hélas! puis-je ravir
De mon cœur ce rêve suprême?
Je t'aime, et je me sens mourir
De cette passion, mais je t'aime.

3 Avril.

Une ombre...

Une ombre légère, un rêve qui passe;
Un rayon d'azur qui bientôt s'efface;
Un regret d'amour, un élan divin;
Une coupe amère et la lie du vin;
Des pleurs, des chants, aussi des sourires,
Plus souvent des brumes et des délires;
Un printemps qui fuit, un été brûlant,
Un automne triste et doux cependant.
Puis un dur hiver tue ce que l'on aime:
Depuis des siècles, c'est notre vie même.



Deux yeux bleus

Ce sont ses yeux d'un si beau bleu,
Ses beaux yeux d'un bleu de pervenche :
Ils ont mis dans mon cœur en feu
Une passion que rien n'étanche.

J'ai perdu mon cœur, c'est certain ;
Mais honni soit qui mal y pense !
Deux yeux bleus l'ont pris ce matin :
Jane, me voilà sans défense.



J'allais aux champs; le soleil clair
Riait sur l'herbe encore humide;
Des chants d'oiseaux montaient dans l'air,
Quand je vis son regard limpide.

Ses yeux étaient d'un bleu d'azur:
Pas le moindre petit nuage.
Aucun saphir n'est aussi pur:
Un ciel de Juin après l'orage.

Ce n'était pas ses blonds cheveux
Parcils aux épis d'orge mûre:
Vers ses yeux seuls allaient mes vœux;
De tout le reste je n'ai cure.

Sa joue était si fraîche à voir
Comme un duvet de pêche rose...
Ses yeux bleus m'ont ravi l'espoir
Leur regard en maître dispose.

La lèvre humide, un papillon
La prendrait pour une églantine;
Il viendrait tout droit du sillon
Se poser sur sa gorge fine.

Mais moi, je ne vois que ses yeux,
Hélas! et je ne vis sur terre
Que, pour ses yeux si bleus, ses yeux,
Et j'y veux chercher le mystère
Qui me fait rêver sur la terre
Et m'y croire tout près des cieux.

(Imité de B. BOURG)

Nuit

La nuit est sombre,
Noyée dans l'ombre,
Et mon cœur sombre
Quand vient le soir,
Émpli de brume,
Et d'amertume,
Il se consume
En désespoir.



Dans la nuit,
L'éclair luit,
Un grand bruit
Gronde;
Au lointain,
Incertain,
L'œil en vain
Sonde....



A. H.



Un air d'Ukraine.

La blanche clarté des nuits d'Août

Baigne la ville et la plaine :

La-bas venu je ne sais d'où,

Chante un air léger d'Ukraine.

Cela gémit au loin, dans le calme du soir,
Comme un léger sanglot, ou la très douce plainte
D'une âme abandonnée qui renonce à l'espoir
Et conte sa foi morte, illusion éteinte,
Regrets de l'aveu tendre, et du discret amour,
Des baisers échangés à l'heure exquise et folle,
De ce qui fait de l'homme un roi pour tout un jour,
Puis, comme un rêve, passe, à jamais, et s'envole.

La blanche clarté des nuits d'Août
Baigne la ville et la plaine:
Là-bas, venu je ne sais d'où,
Pleure un air léger d'Ukraine.

En sons tristes et lents, la mélodie soupire;
Puis, se brise soudain, sur un accord plaintif;
Il se répète, cesse; et, dans un souffle expire,
Se tait, la strophe émue, dite d'un ton craintif
Un instant elle vibre encore doucement:
L'air léger de ce soir exquis de clair de lune
En prolonge à plaisir, harmonieusement,
Les notes éplorées et la tendre infortune.

La blanche clarté des nuits d'Août
Baigne la ville et la plaine:
Là-bas, allant je ne sais où,
Meurt un air léger d'Ukraine.

Et l'on n'entend plus rien que le chant d'un grillon.

L'esprit rêve, bercé par la musique lente.

Morte à présent, tombée quelque part au sillon,

Avec l'âme meurtrie, la ballade dolente!

Quelque corde est brisée sans doute au pauvre cœur,

Et l'instrument s'est tu... Le silence a des larmes

Aussi; la brise pleure. Écoutez... L'on a peur

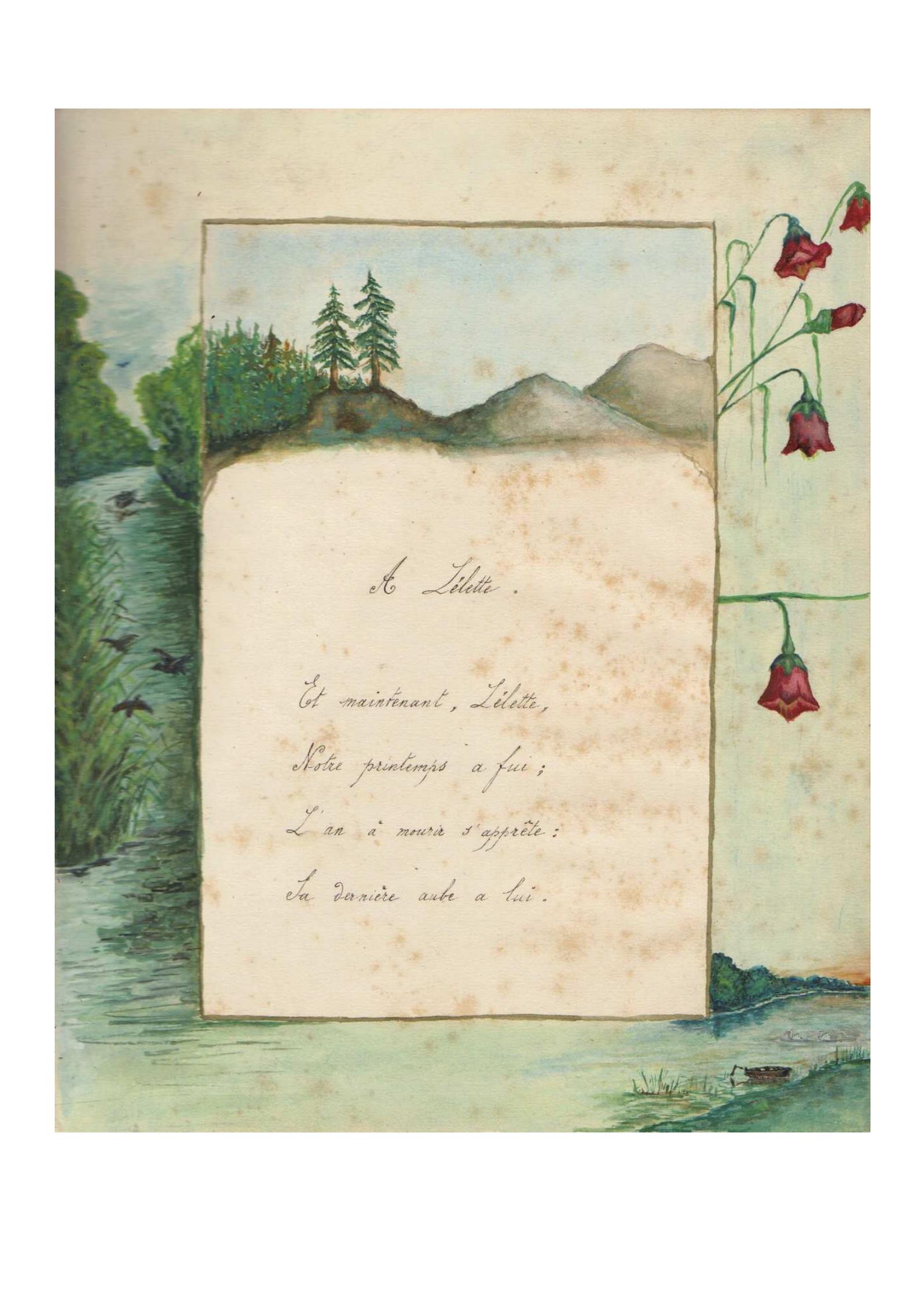
Des démons de la nuit, impurs jeteurs de charmes...

La blanche clarté des nuits d'Août

Dort sur la ville et la plaine:

Là-bas a fui, je ne sais où,

Le léger chant de l'Ukraine.



A Lélette .

*Et maintenant, Lélette,
Notre printemps a fui ;
L'an à mourir s'appête :
Sa dernière aube a lui .*

Les lilas et les roses
Ont paré notre amour ;
Par mille douces choses,
Je t'aurai fait la cour.

Mais, rose ou chrysanthème,
La fleur te dit tout bas
Que tout mon être t'aime...
Tu le sais, n'est-ce pas ?

Tu, dans la tiède haleine
De mai, dans le soleil,
Le gracieux phalène
D'un printemps sans pareil

N'est plus là qui volète,
Les premières ardeurs,
O ma chère Lélette,
Survivent dans les fleurs.



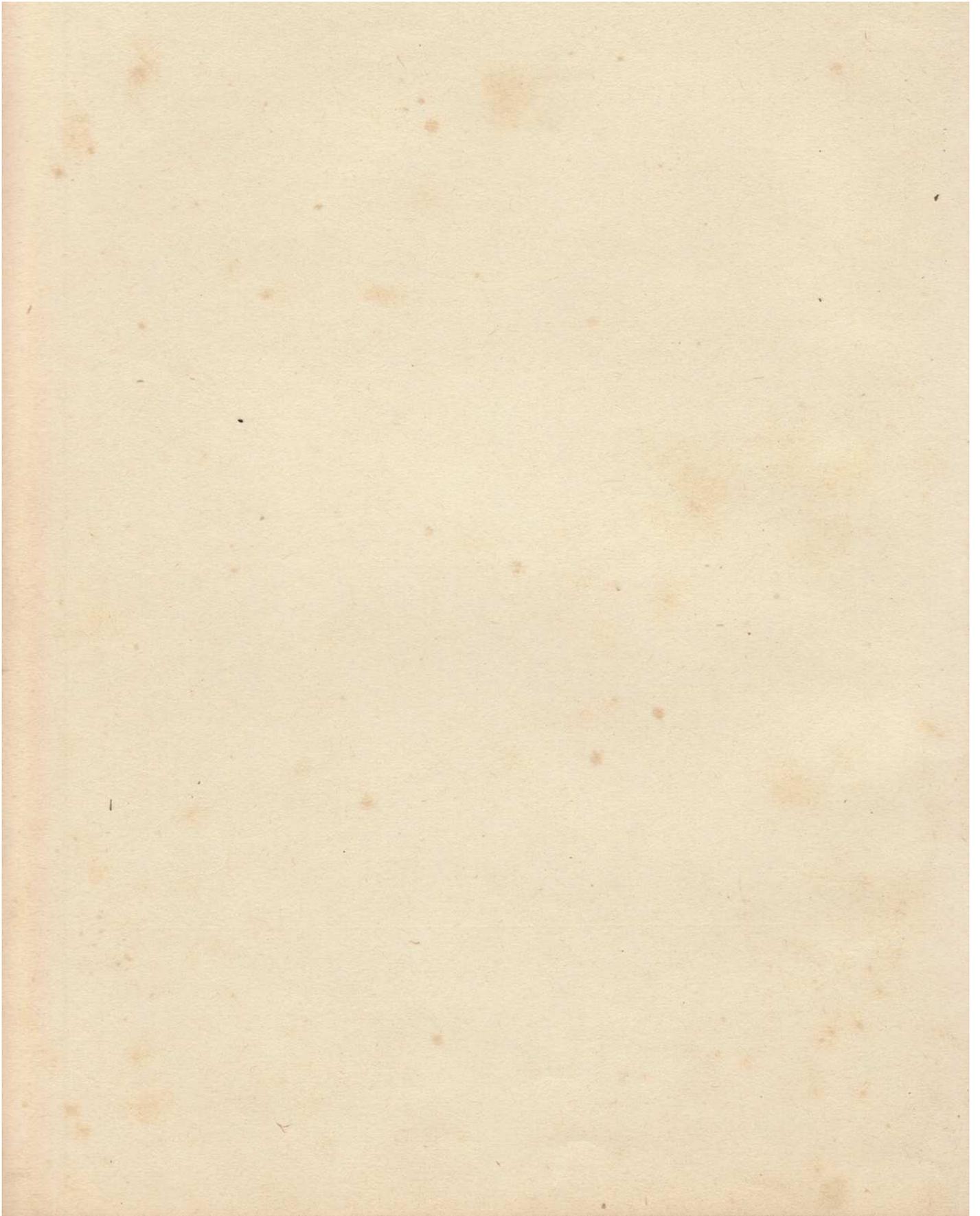
Que Juin ou Juillet brûle,
Chère âme, ou que l'hiver
Cingle de sa férule,
Le sapin reste fier:

Cel, dans le temps des roses
Ou celui des frimas,
Le cœur dont tu disposes
Pour toi ne change pas.



31 Décembre 1906

Fernand Rivet to Odette



1 - Si vous croyez

Si vous croyez qu'il est facile
De dire : Je veux oublier,
Et de s'essayer, malhabile,
À plaisanter et babiller...

Si vous croyez que l'on peut voir
Sur vos traits un peu de dépit,
Sans qu'aussitôt le désespoir
Ne s'empare du cœur contrit...

Si vous croyez que votre main,
Dont la pression souvent enfièvre,
Ne peut pas, baume souverain,
Se poser, douce, sur la lèvre...

Si vous croyez que vos beaux yeux
Ne savent pas aussi sourire
Et rendre un cœur moins malheureux
Et l'arrêter dans son délire...

Si vous croyez que votre nom
Ne vient pas troubler bien des rêves ;
Qu'un oui de vous, ou bien un non
Ne suffit pas aux heures brèves...

Si vous croyez qu'on peut souffrir,
Toujours avoir l'âme en déroute...
Mais qu'un jour on en peut mourir,
Vous ne le croyez pas, sans doute ?

2 - Variations

Rose et fraîche, elle n'est pas celle
Dont on dit en se retournant :
Oh ! Voyez donc comme elle est belle !
Et que l'on admire en passant.

Mais sous la paupière mi close,
Si ses yeux s'arrêtent sur vous,
Si son regard troublant se pose,
Quelques instants, frôleur et doux,

Alors on veut la voir encore,
Alors on a plus qu'un désir :
Elle est de celles qu'on adore ;
L'on ne veut plus que revenir.

Souple et gracieuse en sa pose,
Dans un costume harmonieux,
Un sourire à sa lèvre rose,
De la malice dans les yeux,

En sa nonchalance traitresse,
Elle trouve la mot hardi,
Et le regard hautain qui laisse
Un don Juan tout étourdi.

Mais au clavier, lorsque sans trêve,
Pleine de larme sous sa main,
Chante une musique de rêve
Qui bercerait jusqu'à demain,

Alors l'ardeur se fait moins vice,
Du regard devenu rêveur,
Et la bouche se tait, pensive,
Pour écouter parler le cœur.

3 - Soir de fête.

À l'éclat des flammes ardentes,
Et dans le bruit grisant du bal ,
Un feu monte à ses joues brûlantes
Et rehausse un teint sans égal.

Son beau front blanc, sous sa couronne
D'abondants cheveux presque noirs,
Sans effort apparent lui donne
L'air qu'elle aime en de pareils soirs.

Que la robe soit bleue, soit blanche,
Sur fond d'or, gaîne de velours,
Seyant au corsage qui tranche,
Le goût est sûr et fin, toujours.

Cambrée dans sa taille bien faite,
Un sourire aux lèvres, frondeur,
Elle est la reine de la fête :
Cela suffit à son bonheur.

Elle sait bien que tout l'admire,
Et, suivie par mille regards,
Elle garde son fier sourire
Qui commande tous les égards.

Mais sous ce masque de coquette,
Parfois, au fond de ses beaux yeux,
Se révèle, voilée, discrète,
La tristesse des cœurs soucieux.

Ses chers yeux bruns, au regard tendre,
En s'abandonnant un moment,
Font voir, à qui sait les comprendre,
Sans vains apprêts, tout simplement,

L'âme mélancolique et douce,
Cachée sous des dehors trompeurs,
Comme l'eau vive sous la mousse,
Un nid d'oiseau parmi les fleurs.

4 - Fleurs de pêchers

Les pêchers sont en fleurs, joie fraîche, gai frisson,
Des blancheurs dans l'éveil de l'aube printanière,
Des gazouillis d'oiseaux vibrant à l'unisson
Chantent d'un ton perlé la symphonie légère
Des fleurs, - blancheur de chairs aux reflets de satin.
L'on dirait que du ciel, par une folle brise,
Un vol de papillons a neigé ce matin,
Gardant, nés de l'aurore, à leur aile qu'irise
Un peu d'azur d'en haut, leur poudre de velours,
Frais duvet qui ressemble à de la veloutine
Dans la rose et l'or clair de l'air, en pluie ?? fine
Au lever radieux du plus charmant des jours.

5 - Hymne

Le printemps est dans l'air; partout sa tiède haleine
Éveille un frisson délicieux;
Le printemps est partout sur le mont et la plaine;
Mais il est surtout dans tes yeux.

Tes chers yeux bruns, si beaux, qu'un peu de chaleur dore,
Sont bien tendres quand tu veux bien ;
Et de les voir ainsi, très doux, je les adore,
Et cela ne te coûte rien !

Quand mon regard se pose, affolé de tendresse,
Sur tes lèvres, plein de désir,
D'y goûter un instant d'incomparable ivresse,
Avant-goût des joies à venir,

Je sens qu'n mon cœur gronde une passion farouche,
Et mon sang se presse, brûlant ;
Et je ne veux plus rien que boire à cette bouche,
La vie, l'amour, éperdument.

Et tout dans la nature est plein de rêves roses,
De bruit d'abeille et de baiser ;
Comment ne pas t'aimer quand, paupières mi-closes,
Tu t'étends pour te reposer ?

J'oublie tout sur la terre en sentant la tiédeur
De ton épaule ou de ton sein,
Et je voudrais mourir en entendant ton cœur
Battre à coups pressés sur le mien...

6 - Un nom

Ton nom est doux et clair ainsi qu'un chant d'oiseau.
Il chante dans mon cœur comme une cantilène,
Air ancien modulé sur un rythme nouveau
Plein de langueur italienne.

Leit-motiv éternel de mes pensées du jour,
Il hante mon sommeil et je tressaille en rêve
D'entendre soupirer comme un appel d'amour,
Le nom que je redis sans trêve.

Il est doux comme toi, alerte et gracieux,
Pareil à ce beau corps qui me brûle de fièvre,
Il évoque en mon cœur le regard de tes yeux :
Je crois le baiser sur mes lèvres.

Il te sied comme tout ce que tu portes, toi !
Comme à ton front si blanc ta chevelure sombre,
À ta bouche si rose un baiser plein d'émoi,
À ton clair regard un peu d'ombre.

Quand je reste parfois, à m'oublier le soir,
Dans une rêverie mélancolique et tendre,
Si ma pensée se berce à quelque doux espoir,
C'est ton nom que je crois entendre.

Lis le donc dans mes vers de ce dernier quatrain,
Écrit, le nom aimé de la plus chère femme,
Lumière de ma vie, qui, dans sa jolie main,
Idole et reine, tient mon âme.

7 - Angoisse

Le temps fuit comme un rêve,
Rêve bleu, gris ou noir,
Sans arrêt et sans trêve,
Le soir succède au soir.

Quand j'interroge ton visage,
Et que je regarde tes yeux,
Un doux et décevant mirage,
Pour un instant me rend heureux.

En cette heure fugace,
Je vis de mon amour :
Mais bientôt elle passe,
Hélas ! Encore un jour...

Oh ! Si je pouvais l'arrêter
Cette heure où je me sens revivre,
Où je ne fais que répéter
Les aveux dont mon cœur est ivre !

Mais le sang brûle en vain :
Partir, voir disparaître
L'aimée jusqu'à demain,
La verrai-je ? Peut-être...

Et je me vois seul dans la nuit,
Et l'âme est lourde de tristesse
L'avenir est noir. Rien ne luit,
L'angoisse me serre et m'opresse.

Demain ! Terrible sphynx,
Fantôme qui déchire,
Et que des yeux de lynx
Mêmes ne sauraient lire !

O nuit où je ne puis dormir ;
Où son nom et sa voix m'obsède
Où me poursuit son souvenir ;
Où le rêve insensé me cède !

Que me garde le sort ?
La vie, un peu de rose ?
Où bien est-ce la mort
Qui seule, enfin repose ?

8 - Fantaisie en ton mineur

S'il est vrai qu'il n'est point sur terre
Pour moi de bonheur,
Et que le plus doux mystère
Qui naisse en un cœur,

Ne bercera plus mon âme,
Même pour un jour,
D'un doux sourire de femme,
Un rayon d'amour ;

S'il est vrai que ma jeunesse
À jamais a fuit ;
Que ce rêve de tendresse
S'est évanoui,

Alors qu'un baiser timide,
Posé sur sa main,
Rend heureux mon cœur avide
Jusqu'au lendemain

S'il est vrai que tout s'envole,
Dernière illusion,
Qu'au passé mon cœur immole
Sa chère vision :

Avant que le soir arrive,
Et bientôt la nuit,
Il vaut mieux à la dérive,
Sans larmes, sans bruit,

S'en aller de la vie belle,
En disant son nom,
Sans murmurer de ce qu'elle
A répondu : Non !

9 - Roses

En une amphore au fin contour,
Éclores,
S'épanouissant tour à tour,
Les roses
Aux tons pâles, roses, foncés,
Si belles,
Ouvrent leurs pétales froncés
Et frêles.
Leur vie née de ce matin,
Si brève,
Passera jusqu'à demain,
En rêve,
Embaumant de leur odeur
Exquise
La minute de bonheur
Conquise.
Sur des lèvres au ton pourpré
Plus roses
Que le calice diapré
Des roses,
Où le sang, superbe et pur,
Embrase
D'un trouble puissant et sûr
D'extase.
Mon cœur à qui disent tant
De choses
Ces belles lèvres, pourtant
Bien closes.
O roses, sœurs des amours
Inquiètes,
Fleurs favorites, toujours
Discrètes,
Portez mes vœu, vous qui savez
Ma flamme,
Prenez l'aveu, car vous avez
Une âme.

10 - Fantaisie

Un frais bouton de rose-thé
À l'aube grise est près d'éclorre :
Pour épanouir sa beauté,
Il n'attend qu'un regard d'Aurore.

Le clair soleil de Floréal,
D'un baiser brûlant la caresse :
La fleur ouvre son sein royal
Plein de désir, prêt à l'ivresse.

Mais déjà la brise du soir
Vient d'effleurer la vierge folle :
La corolle s'est laissée choir
À l'instant sa beauté s'envole.

Maintenant, dans l'ombre nocturne,
La rose flétrie va mourir :
Il ne demeure au fond de l'urne,
Que la cendre du souvenir.

11 - Bémol et dièse

Haut et difficile est le but
Et le courage parfois sombre :
L'être entier vibre comme un luth,
Espère ou s'abîme dans l'ombre,
N'attendant que le dernier : chut !
Et s'endormir au gouffre sombre.

Haut les cœurs quand le but est grand
Et l'amour fait beaucoup sur terre ;
L'âme s'élève e un instant,
Et l'avenir, sphinx et mystère,
Ne montre pas que le néant :
Et l'heure vient où l'on espère.

12 - L'œillet

La fillette avait pris le missel de l'aieule
Et les feuillets jaunis tournaient aux doigts légers ;
Distraite, elle rêvait, et, de se sentir seule,
Une mélancolie, des soucis étrangers,
À son front de seize ans mettaient un peu de brume,
Mais, sur ses lèvres passe un sourire très fin ;
Dans les yeux bleus, rieurs, un éclair gai s'allume,
Et sur la bouche on pose un petit doigt mutin :
Des pages du missel une fleur glisse et tombe,
Un œillet, blanc jadis, à présent desséché,
C'est, dans le livre pieux, comme dans une tombe,
Un peu de vie d'antan et de monde, arraché...

La fillette s'en est venue vers la grand'mère,
Et, posant son front blanc, câline, à ses genoux,
Regarde longuement cette tête si chère,
Aux boucles argentées, au regard bleu, si doux ;
Puis, avec un baiser, demande, rougissante,
L'histoire de l'œillet, pris dans le vieux missel
Comme au soleil levant, sur l'herbe chatoyante,
Dans une goutte d'eau s'est pris un coin de ciel.
Un peu de rose monte aux joues de la grand'mère,
Et son regard très doux se pose en souriant
Sur l'enfant répétant sa naïve prière,
Et ses doigts caressants frôlent ce front charmant.

C'est si loin, ce passé !... J'avais seize ans, petite,
Seize ans ! Et j'étais belle, et fraîche comme toi ;
Des joues roses aussi, un cœur qui bat plus vite,
Pour un regard, un rien, aussitôt en émoi ;
Et des cheveux très blonds, ma plus belle parure,
Des cheveux d'or léger, volant au moindre vent ;
Pleine de vie, d'entrain, puis, ma foi, de l'allure :
Je connais bien des cœurs qui s'y sont pris souvent ;
Teint de rose et lis ; et des yeux... Vois mes yeux,
Les mêmes, mais plus bleus, pleins de rêve et d'ivresse,
N'ayant, comme les tiens, connu que jours heureux.
C'était un soir de Mai ; dans l'air, une caresse,

Vous effleurait les joues, à perdre la raison ;
Un souffle de printemps courait avec la brise,
Et le soleil à peine avait fui l'horizon.
Les fleurs, la nuit qui vient... Oh ! La douceur exquise
De ce beau soir, avec le parfum des lilas
Flottant, léger, dans l'air, tout embaumé, suave...
Et de ce si beau soir, il ne me reste, hélas !
Qu'une fleur desséchée, cet œillet, frêle épave.

C'était mois de Marie. Nous allions, toutes deux,
Ma mère et moi, prier tous les soirs à l'église.

Ah ! Que j'étais distraite alors, et je prie mieux
A présent. Mais seize ans... Cette soirée qui grise !
Je remarquais souvent qu'un homme me suivait ;
Oh ! De loin, mais toujours ; jeune, la figure douce ;
Et, derrière un pilier, fidèle, il attendait ;
Son regard m'adorait ; j'avais une secousse
Au cœur, à chaque fois que je voyais ses yeux :
Ils exprimaient si bien cette grande tendresse
Qu'ont seuls les cœurs très purs, le joyau précieux
Que l'on gaspille tant au temps de la jeunesse.

Or, ce soir, son regard dans l'ombre me brûlait.
Il nous suivit longtemps, jusqu'à notre demeure ;
Dans la brise du soir, à mi-voix il chantait
Et sa chanson, je me la rappelle à cette heure.

« Je veux que la brise du soir
« Te dise que mon âme est ivre.
« Donne à mon cœur un peu d'espoir :
« Un mot de toi me fera vivre.

Arrivé près du seuil, il était là tout près :
Je sentis dans la nuit sa main toucher la mienne.
Il y mit cette fleur... Pourquoi faut-il qu'après
Tant d'années disparues, d'un soir je me souviens ?
Je ne l'ai plus revu ; J'en rêvai, bien des fois,
Et, malgré les chagrins, les plaisirs et le rêve,
Car la vie, ma petite, est faite, tu le vois,
De rose avec du noir, elle donne, elle enlève ;
Malgré tout, j'ai gardé ce frêle souvenir.
Les années ont passé sur cette tête blanche ;
Je sens que c'est bientôt que ma vie va finir ;
Et cependant, vois-tu, mon front ému se penche
Vers cet œillet flétri que j'embrasse souvent.

Toute entière au passé, dont revivent les charmes,
L'aïeule s'était tue, l'âme bien loin, rêvant,
Les yeux bleus de l'enfant étaient remplis de larmes.

13 - Fol espoir

« Dire à l'heure qui passe, à l'heure exquise et folle
« Qui précède toujours le moment des adieux
« Oh ! Ne fuis pas !... Mais non, la voila qui s'envole,
« Remonte aux cieux ;

« Sentir son cœur serré, brûlant dans sa poitrine,
« Battre à grands coups pressés la marche de l'amour
« Rien qu'en frôlant le bout de sa main, douce et fine
« Pour tout un jour ;

« Voir en ses beaux yeux bruns, qui disent tant de choses,
« Son âme toute entière en sa mobilité,
« Et la fierté qui dort en ses paupières mi-closes,
« Et la bonté ;

« Rêver quand sous ses doigts, sur le clavier d'ivoire
« Pleure un chant de douleur, Mendelssohn ou Chopin,
« S'abandonner encore à la douceur de croire,
« Rêver sans fin ;

« Aimer éperdûment, avec toute son âme,
« Ne redire qu'un nom, le matin et le soir,
« Et mettre, malgré tout, dans le cœur d'une femme
« Son seul espoir ;

« Vivre ainsi, l'âme triste et l'esprit en démente,
« Attendant follement un : oui, de l'avenir,
« Et quand disparaîtra cette frêle espérance,
« Alors, mourir.

14 - Pourquoi ?

Pourquoi ton regard bleu, comme un rayon d'étoile
Si beau
S'embrume de tristesse, ainsi que traîne un voile
Sur l'eau ?
Pourquoi tes longs cils noirs, doux comme le plus tendre
Velours
Ne laissent que des pleurs sur ta joue se répandre
Si lourds
Ton visage est pareil à celui d'une fille
Du Rhin ;
Tes superbes cheveux, tel sous le soleil brille
L'airain
Roulant en diadème à ton beau front de reine
Plus blanc
Que le mystérieux manteau de la sirène
D'argent
Et de rayons paré, dans l'ivresse d'un rêve
Divin
Qui se déroule et berce et jamais ne s'achève
Sans fin.
De tristesse voilé, ce front si beau se penche :
Des pleurs
Mouillent ces yeux d'un bleu plus pur que la pervenche,
Deux fleurs
Comme la plainte ailée d'une lyre qu'on frôle,
Ta voix
Vibre dans le sanglot d'une âme qui s'envole...
Pourquoi ?...

15 - Dizain

Où donc est-il sur terre,
Ce lieu de doux oubli ;
Où l'âme encore espère
Et se tait tout ennui.
Où donc es-tu sur terre,
Bienheureuse patrie !
Mon cœur toujours t'espère
Illusion chérie :
Là-bas l'amour sur terre
Et le rêve infini...

16 - Trois mots

Toujours ! Un mot hardi qui défie l'avenir,
Enfermé tout entier dans les plis d'une robe,
Triomphe, espoir et joie de l'amour à son aube :
Oh, garde au moins le souvenir.

Jamais ! Le mot de glace et de deuil rempli d'ombre,
Tombant sinistre et froid sur le cœur éperdu
Qui vibrait de tendresse et bravait l'inconnu ;
Espoir, amour et foi : tout sombre.

Mais Dieu nous a laissé, dans sa pitié pour l'être
Qu'il créa faible et nu, le mot sublime et doux
Qui nous permet le rêve, espère malgré tout
Et sourit dans les pleurs : Peut-être.

17 - Blessure d'âme

« Quand le roi des forêts du Nord, le libre élan,
« D'une balle mortelle a reçu la blessure,
« Il s'arrête d'abord pour se mordre le flanc
« Et sa douleur s'avive avec cette morsure.
« Puis il repart soudain à travers les fourrés,
« Brisant de ses bois durs, en sa course sauvage,
« Arbres morts, jeunes troncs, et rameaux trop serrés ;
« Tout craque, tout s'abat, fauché sur son passage.
« Il va. Son poil est moite, et ses naseaux fumants
« Aspirant l'air glacé ; ses yeux ont un feu sombre ;
« Brusquement, il frissonne, et, sur ses pieds tremblants
« Chancelle, fléchit, tombe, agonise dans l'ombre...

« Il est de ces beaux yeux dont les regards très doux,
« De ces lèvres aussi dont les charmants sourires,
« Blessent les cœurs aimants et les rendent plus fous
« Que ne fait une balle et les plus durs martyres.
« Il a suffi parfois d'une pression de main ;
« D'un regard qui vous dit en souriant : « Peut-être » ;
« D'une très douce voix qui vous dit : « à demain ! »
« Pour que vous tressailliez jusqu'au fond de votre être,
« Et ces blessures là, nous les gardons toujours ;
« Mortel et cher poison, bu des yeux d'une femme,
« Il nous brûle les nuits, et nous compte les jours.
« La blessure qui tue, c'est la blessure d'âme.

18 - Aveu

Si je suis assis loin de toi,
Mon regard te fuit et t'évite,
Pour cacher l'invincible émoi
Dont mon cœur, hélas ! palpite ;

Mais bientôt, ainsi qu'un aimant,
Tes yeux, ton visage, toi toute,
Attirent mon regard aimant :
Et me voila tout en déroute.

Les rires et joyeux propos
Vont bruissant à mon oreille :
Comment pourrais-je être en repos,
Les yeux sur ta lèvre vermeille ?

Et si je suis à tes cotés,
Mon cœur bat, mais je me sens vivre,
Et mon sang coule à flots pressés,
Et je deviens tout-à-fait ivre.

Si je ferme un instant les yeux,
Aussitôt je vois ton visage,
Ton corps aux contours gracieux,
Et je m'affole à ce mirage.

Ton nom charmant, doux et léger,
Ton nom, je le dis avec fièvre,
Il me fait l'effet d'un baiser
Qui vient se poser sur ma lèvre.

Quand j'effleure ta blanche main
Ta bouche ou ta joue rougissante,
Je garde jusqu'au lendemain
Une âme inquiète et frémissante.

Je t'aime : hélas ! puis-je ravir
De mon cœur ce rêve suprême ?
Je t'aime, et je me sens mourir
De cette passion, mais je t'aime.

19 - Une ombre...

Une ombre légère, un rêve qui passe ;
Un rayon d'azur qui bientôt s'efface ;
Un regret d'amour, un élan divin ;
Une coupe amère et la lie du vin ;
Des pleurs, des chants, aussi des sourires,
Plus souvent des brumes et des délires ;
Un printemps qui fuit, un été brûlant,
Un automne triste et doux cependant.
Puis un dur hiver tue ce que l'on aime :
Depuis des siècles, c'est notre vie même.

20 - Deux yeux bleus.

Ce sont ses yeux d'un si beau bleu,
Ses beaux yeux d'un bleu de pervenche :
Ils ont mis dans mon cœur en feu
Une passion que rien n'étanche.

J'ai perdu mon cœur, c'est certain ;
Mais honni soit qui mal y pense !
Deux yeux bleus l'ont pris ce matin :
Jane, me voici sans défense.

J'allais aux champs ; le soleil clair
Riait sur l'herbe encore humide ;
Des chants d'oiseaux montaient dans l'air,
Quand je vis son regard limpide.

Ses yeux étaient d'un bleu d'azur :
Pas le moindre petit nuage.
Aucun saphir n'est aussi pur :
Un ciel de juin après l'orage.

Ce n'étaient pas ses blonds cheveux
Pareils aux épis d'orge mûre :
Vers ses yeux seuls allaient mes vœux ;
De tout le reste je n'ai cure.

Sa joue était si fraîche à voir
Comme un duvet de pêche rose...
Ses yeux bleus m'ont ravi l'espoir
Leur regard en maître dispose.

Sa lèvre humide, un papillon
La prendrait pour une églantine ;
Il voudrait tout droit, du sillon
Se poser sur sa gorge fine.

Mais moi, je ne vois que ses yeux,
Hélas ! et je ne vis sur terre
Que pour ses yeux si bleus, ses yeux,
Et j'y veux chercher le mystère
Qui me fait rêver sur la terre
Et m'y croire tout près des cieux.

21 - Nuit.

La nuit est sombre
Noyée dans l'ombre
Et mon cœur sombre
Quand vient le soir ;
Empli de brume
Et d'amertume,
Il se consume
En désespoir.

Dans la nuit,
L'éclair luit.
Un grand bruit
Gronde ;
Au lointain,
Incertain,
L'œil en vain
Sonde...

22 - Un air d'Ukraine.

La blanche clarté des nuits d'Août
Baigne la ville et la plaine :
Là-bas venu je ne sais d'où,
Chante un air léger d'Ukraine.

Cela gémit au loin, dans le calme du soir,
Comme un léger sanglot, ou la très douce plainte
D'une âme abandonnée qui renonce à l'espoir
Et conte sa foi morte, illusion éteinte,
Regrets de l'aveu tendre, et du discret amour,
Des baisers échangés à l'heure exquise et folle,
De ce qui fait de l'homme un roi pour tout un jour,
Puis, comme un rêve, passe, à jamais, et s'envole.

La blanche clarté des nuits d'Août
Baigne la ville et la plaine
Là-bas venu je ne sais d'où,
Pleure un air léger d'Ukraine.

En sons tristes et lents, la mélodie soupire ;
Puis se brise soudain, sur un accord plaintif ;
Il se répète, cesse ; et dans un souffle expire,
Se taît, la strophe émue, dite d'un ton craintif
Un instant elle vibre encore doucement
L'air léger de ce soir exquis de clair de lune
En prolonge à plaisir, harmonieusement,
Les notes explorées et la tendre infortune.

La blanche clarté des nuits d'Août
Baigne la ville et la plaine
Là-bas venu je ne sais d'où,
Meurt un air léger d'Ukraine.

Et l'on n'entend plus rien que le chant d'un grillon
L'esprit rêve, bercé par la musique lente
Morte à présent, tombée quelque part au sillon,
Avec l'âme meurtrie, la ballade dolente
Quelque corde est brisée sans doute au pauvre cœur,
Et l'instrument s'est tu... Le silence a des larmes
Aussi ; la brise pleure. Ecoutez... L'on a peur
Des démons de la nuit, impurs, jeteurs de charmes..

La blanche clarté des nuits d'Août
Dort sur la ville et la plaine
Là-bas a fui, je ne sais où,
Le léger chant de l'Ukraine.

23 - Á Lélette.

Et maintenant, Lélette,
Notre printemps a fui ;
L'an, à mourir, s'apprête ;
La dernière aube a lui.

Les lilas et les roses
Ont paré notre amour ;
Par mille douces choses,
Je t'aurai fait la cour.

Mais, rose ou chrysanthème,
La fleur te dit tout bas
Que tout mon être t'aime...
Tu le sais, n'est-ce pas ?

Si, dans la tiède haleine
De Mai, dans le soleil,
La gracieuse phalène
D'un printemps sans pareil

N'est plus là qui volète,
Les premières ardeurs,
O ma chère Lélette,
Survivent dans les fleurs

Que Juin ou Juillet, brûle,
Chère âme, ou que l'hiver
Cingle de sa fêrûle,
Le sapin reste fier ;

Tel, dans le temps des roses
Ou celui des frimas,
Le cœur dont tu disposes
Pour toi ne change pas.

31 décembre 1906 – Fernand Prévost de Belvaux

Suite des poèmes de Fernand Prévost – Récupérés sur feuilles volantes.

Nostalgie.

Ô Sphinx impénétrable et moqueur, ô Destin,
Ne pourrons-nous jamais dans notre course errante
Nous arrêter enfin, replier notre tente,
La fixer pour toujours au détour du chemin ?

Dormant ici ce soir, aimant au gré des routes,
Demain courant là-bas, ne restant nulle part,
Illusions fauchées, les espoirs en déroute,
Nous l'aimons cependant, notre vie de hasard.

Mais, superbe et vibrante, elle a ses heures sombres,
Heures d'accablement, tristes jusqu'à la mort,
D'infinie lassitude, où tout entouré d'ombres,
Notre cœur pleure et crie sa plainte et ses remords.

À l'heure nostalgique et douce, et frissonnante,
Où je la vis paraître en ce pays d'exil,
Se dresser et parler à mon âme tremblante,
De mon passé perdu ressaisissant le fil,

Ainsi qu'un gracieux fantôme d'autrefois,
Au regard franc et doux, au provoquant sourire
Vibrant de fièvre ardente et des cris dans la voix
Qui me disaient tout bas ce qu'elle n'osait dire.

J'oubliais tout alors, sans me lasser d'entendre
De notre langue aimée les sons doux et charmeurs,
La cadence légère, indiciblement tendre,
Vive et gaie comme un chant d'oiseau parmi les fleurs.

La taille souple et fine, ondoyante et nerveuse,
Semble une tige fine en sa gracilité,
De son buste élégant, la courbe sinueuse
De la fleur a la grâce et la fragilité.

De ses cheveux soyeux, l'auréole légère
S'échappe en mousse fine, aux reflets d'or bruni ;
Et sa peau transparente, au gré de l'âme fière,
Deviend d'un rose ardent ou d'un blanc tout uni.

Le regard a parfois une longue caresse,
Qui frôle, délicate, ainsi qu'un velours noir ;
Les yeux ont un ton chaud qui doucement oppresse,
Pénétrant comme en juin le souffle ardent du soir.

Presser un court instant cette main si petite,
Des lèvres longuement, y mettre tout un cœur,

Voir briller ses yeux noirs, puis s'en aller bien vite ;
En rêvant au passé, mirage de bonheur.

Chimère décevante et rêve insaisissable
Que murmure tout bas la voix du souvenir !
Mais elle ne dure pas la minute ineffable
Et l'instant d'après la voit s'évanouir.

Les rimes passionnées aux beautés sensuelles,
Les élans, les sanglots, les cris fous de désir
Sont pour ces corps sans âme : Elles ne sont que belles,
Idoles sans pensées, faites pour le plaisir.

C'est plus ou moins qu'il faut, pour elle, Eve moderne,
Son être et plus complexe et plus tendre à la fois,
Elle n'a pas l'attrait de cette beauté terne
Qui n'est que dans la forme, inerte et sans émois.

Mais elle ! C'est un feu continu qui l'enfièvre,
Flamme perverse et fauve, allumée dans son sein,
Qui fait brûler ses yeux et fait trembler sa lèvre,
Empourpre sa joue pâle à la peau de satin.

C'est la liberté même, et fille d'un sol libre,
Qui vibre en elle et brille, étincelle en ses yeux,
Impatiente du joug, et c'est la soif de vivre
Qui donne à tout son être un charme impérieux.

Prêt à tout pour lui plaire, étrange charmeresse,
J'attends sa volonté, je cherche son désir,
Car la servir, pour moi, n'est que la douce ivresse,
De revoir et d'aimer mon plus cher souvenir.

Octobre 1902 – St : Caucase

Fleur d'exil.

Son nom ! Comme un bruit d'aile
Qui batterait,(...)
Doux frisson, venu d'elle,
Et s'en irait,
Vers l'exilé, de celle
Qu'il adorait
Dire qu'à lui, fidèle,
On penserait.

Les yeux noyés d'ivresse,
Languissamment,
Frôlent, pleins de tendresse,
Tout doucement
L'aimé dont leur caresse,
Fiévreusement,
Etreint le cœur, l'opresse
Comme un aimant.

La bouche frémissante,
Vient se poser,
N'osant plus, fleur tremblante,
Se refuser.
A l'ardeur qui, brûlante,
Va l'embrasser,
Se donne, palpitante,
Dans un baiser.

Février 1903 – Samara

Lilas

C'est un soir d'été, c'est un soir de mai,
Je vais doucement, rêvant à ma Jeanne,
La blonde fille qu'autrefois j'aimais :
L'amour naît, grandit, puis bientôt se fane.
Je rêve à celle qu'autrefois j'aimais.

Cueillons en marchant les beaux lilas mauves...
Je dis à ces fleurs, à ces doux lilas :
« Où sont à présent ses beaux cheveux fauves ?
« Tout mon être souffre et mon cœur est las.
« Où sont à présent ses beaux cheveux fauves ?

« Ce soir je revis mon premier amour,
« Le premier, celui que l'on n'oublie pas.
« Où sont ses yeux bleus, où donc est ce jour
« Où je reçus d'elle, ô mes chers lilas,
« Le premier baiser, où donc est ce jour ?

« Un soir j'ai brûlé cette boucle blonde
« Qu'elle me donna, mouillée d'un baiser...
« Brûler ce qui fut pour moi plus qu'un monde !
« Ô mes beaux lilas, comment ai-je osé ?
« Ces cheveux étaient pour moi plus qu'un monde.

« Oh, votre parfum va jusqu'à la source
« Où dormait en moi cet amour éteint.
« Lilas, mes lilas, votre odeur m'est douce :
« Elle évoque en moi ce passé lointain...
« A mon cœur meurtri votre odeur est douce.

« Ô mes beaux lilas, vos frêles pétales
« Qu'en une caresse effleurent les brises
« Ont un reflet rose et des teintes pâles
« De molle améthyste aux douceurs exquis
« De violette ayant des teintes pâles.

« Et ces fins pétales ont aussi leur âme,
« Une âme légère ainsi qu'est une ombre,
« L'ombre qu'eut Ondine en devenant femme ;
« Votre âme est un rêve, en cette heure sombre,
« Le rêve d'une enfant qui devient femme.

« Et ce soir votre âme, ô mes beaux lilas,
« Votre âme de rêve a dit à mon âme,
« Son passé, me l'a murmuré tout bas,
« Évoquant un nom, un doux nom de femme,
« Et ce nom, je l'ai répété tout bas.

Mai 1901 – Gt. de Tambod

Le vent de la nuit

Le vent de la nuit
Dans les bois gémit,
Bruit lugubre et fruit de mort,
Invisible esprit,
Chasse que poursuit
Le cri répété d'un cor.

Sur la plaine il passe,
Et bientôt s'efface
Et l'on dirait qu'il s'endort,
Sans laisser de trace
Plus que dans l'espace
Le vaisseau qui vole au port.

Mais soudain il clame
Comme le cerf brame
Quand l'amour jaloux le mord :
C'est un bruit de rame,
La plainte d'une âme
Exilée qui prend l'essor.

La frégate est bonne,
Mais, des coups qu'il donne,
Va de tribord à bâbord ;
En vain le glas sonne,
Le sort l'abandonne,
L'ouragan est le plus fort.

Ô voix de la mer,
Ô la plainte amère
Des flots mourant sur le bord !
Et les pleurs de mère,
La sombre colère
Des déshérités du sort.

L'eau s'élève en trombe
Et l'orage gronde :
Tel le feu de vingt sabords
Dont ronfle la bombe :
Et rien qui réponde
À l'espoir comme aux efforts.

Troupeau qui s'assemble,
Les vagues ensemble,
Comme à l'assaut de Gomorrhe
Se ruent ! Et il semble
Que le vaisseau tremble
Sous le flot qui le dévore ;

Le ciel s'emplit d'ombre
Et la nuit est sombre
Comme un manteau qui se tord,
Et le vaisseau sombre
À pic, et s'effondre
Dans le flot noir qui le mord.

Parfois, il murmure
Comme la voix pure
D'une harpe aux cordes d'or,
Et tant qu'elle dure,
Toute la nature
Semble pleurer pour un mort.

La clameur s'étale
Soudain en rafale ;
Les chiens hurlent pour les morts
D'entendre son râle
Trainer sur la dalle
Comme à la veillée d'un corps.

Il hurle sans trêve,
Pleure sur la grève
Et les rochers nus d'Armor...
Puis soudain s'achève
En un bruit de rêve...
Un soupir, un rien : Tout dort.

*** (1903)

Les errants

Où va l'eau du torrent, inégal et rapide,
Roulant à flots pressés, sautant de roc en roc,
Brisant tige et rameau, noyant le sol aride,
Arrachant des débris, partout, au moindre choc ?
Et le rêveur qui jette à cette onde fuyante,
Le chargeant de pensées, un léger brin de fleur
Sait-il bien si, vraiment, la vague tournoyante
Recevra son message et l'écho de son cœur ?

La pastoure étendue au fond des grandes herbes,
Mains closes sous sa nuque, aux lourds cheveux plus blonds
Que l'orge et le blé murs, fauchés et mis en gerbes,
Suit d'un œil vague au loin, en légers mamelons,
En longs anneaux roulant comme un serpent se traîne,
La forme fantastique et les tours incessants
Dans l'azur et l'or clair, en gracieuse chaîne,
La Sierra Nevada des nuages errants.

Où va le vent qui passe en hurlant dans la steppe,
Chasse invisible aux cris impétueux d'un cor,
Plus sinistre quand l'ombre au ciel jette un crêpe,
Pleurant lugubre et froid comme un souffle de mort ;
Tordant l'arbre isolé, renversant la cabane,
Arrachant l'épi mort, foulant l'épi trop lourd,
Il fuit, revient, repasse, erre autour du kourgane*,
Traînant sur ce tombeau en gémissement sourd.

Et repartant soudain comme un loup qui s'enfuit
D'un élan furieux à travers les pacages,
Il poursuit dans l'espace un troupeau d'oies sauvages
Qu'il dépasse bientôt et laisse dans la nuit...
Où vont-ils ces oiseaux, volant dans les ténèbres,
Étrangement pareils à de grands voiles blancs
Qui s'en iraient là-bas pour des apprêts funèbres,
Avec à peine un bruit, dans l'orage, flottants ?

Où va le loup rôdeur, la prunelle brillante,
Maigre, hérissé, traçant dans la neige un sillon,
Des bois sombres chassé par la faim dévorante,
Cherchant l'homme ou la bête, ou même l'oisillon
Tombe du nid trop frêle, abattu sur la route,
Par un coup de tempête, au hasard du chemin ?
Où va-t-il le loup gris, voyageur qu'on redoute,
Errant en bande ou seul, pèlerin de la faim ?

Et le libre étalon, galopant dans la plaine,
Suzerain de la steppe où broute son sérail,
Où va-t-il écrasant l'arbuste qui le gêne
Et l'herbe qui lui vient parfois jusqu'au poitrail ?
Où vont-ils tous ? Où va le nonchalant tzigane

Qui chante en repliant sa tente pour partir,
Plus loin, toujours plus loin, où va la caravane,
Ne s'arrêtant jamais qu'un moment pour dormir.

Où vont-ils, les errants ? Ils vont où Dieu les mène !
Et qu'importe ! Le ciel a partout même azur ;
Partout l'Eve éternelle est la même sirène
Et l'on cherche partout l'oubli dans le vin pur.

*- Kourgane – Tombeau isolé dans la steppe

Roskov / Don – 1903

Le dernier don.

L'onde d'argent d'un ruisseau clair
À ses pieds jasait gaie et vive ;
Muette et belle, elle avait l'air
D'une fleur poussée sur la rive.

Son fin poignet, brun comme l'ambre,
Était cerclé d'un anneau d'or ;
À sa cheville qui se cambre
Brillait un autre cercle encor.

À l'horizon, le soir tombait,
Superbe, en sa pourpre royale ;
Le soleil couchant la nimbait
D'une auréole triomphale.

Sur son front pur, en vague sombre,
Les noirs cheveux roulaient, charmants,
Et de ses yeux, noirs diamants,
Scintillait le regard plein d'ombre.

Une fleur étrange d'Asie
Se balançait en ses doigts frêles ;
Un papillon de fantaisie
La frôlait gaiement de ses ailes.

« Donne-moi la fleur, ma divine,
Dont toi-même sembles la sœur ! »
Dit un étranger qui chemine.
Et la belle donna la fleur.

Il s'est arrêté pour mieux voir
Ce beau visage de déesse,
Et, sentant grandir son espoir :
« Non, je veux plus, enchanteresse !

« Donne-moi ta main qui me semble
« La main d'une reine des cieux
« Oh ! Donne-moi ta main qui tremble
« Ainsi qu'un oiseau capricieux !

Et quand il a tenu la main,
Les yeux, pleins d'une ardeur nouvelle,
Montant aux lèvres de carmin :
« Non, je veux plus, ma toute belle !

« Plus que la main, plus que la fleur...
« Oh ! Ne sois pas si inclémente ;

« Un instant de divin bonheur
« Dort sur ta lèvre frémissante. »

Douce à l'étranger qui supplie
Elle donne aussi le baiser :
Lui, sent que sa tendre folie
N'en est pas près de s'apaiser.

Son regard était de velours
Sous la paupière frissonnante,
Mi-close, entre ses longs cils lourds ;
Et sa gorge était si tentante :

L'on eût pensé que ses beautés
Avaient mûri grâce au soleil,
Ainsi que deux fruits duvetés,
Deux grenades au ton vermeil.

Il s'agenouilla sans rien dire :
Elle comprit sans refuser...
Elle a donné dans un sourire,
Plus que la fleur et le baiser.

Traduit de l'Arménien
Moscou – 1902

Blancheurs (étude)

L'église

L'église est toute blanche, à Pâques, triomphale,
Dans les fleurs de candeur et les grands voiles blancs,
Comme d'une épousée la robe nuptiale,
Et l'orgue, en hosannah, mêle à des voix d'enfants
La blanche symphonie d'une hymne triomphale.
A

A, la voyelle blanche, ouverte à l'Idéal,
E, large chant de harpe, eurythmie dorienne,
Sons clairs, en a vibrant, et parfum virginal,
Lis pur, âmes d'enfants, ailes d'anges, sirène,
Chantant la symphonie blanche de l'Idéal.

Le lait

A pleins bords écumants, blancheur large, s'étale
Le lait vierge, lac pur, flot tiède, créateur,
Sang de l'être au berceau, des lèvres au sein pâle
Puisé, source de vie, onctueuse douceur,
Le lait vierge à pleins bords sa blancheur large étale.

Le nuage

Nappe envolée de quelque autel mystérieux,
Encens blanc qui, là-bas, de l'Orient émane,
Comme d'un sacrifice, ondulant vers les cieux,
Monte en fine vapeur la nuée diaphane,
Voile envolée de quelque esquif mystérieux.

Le marbre

Blancheur fière, figée, blancheur devenue pierre,
De Paros ou Carrare, en blocs puissants et durs,
Le marbre éblouissant dresse dans la carrière
La masse immaculée dont les tons froids et purs
Sont comme un incendie tout blanc devenu pierre.

La lune

Blancheur étincelante, au ciel noir de l'hiver,
Monte superbement, tel un flambeau qu'élève
Une invisible main officiant dans l'air...
L'astre aux glaciers d'argent, au front nimbé de rêve,
La blanche lune étincelante aux nuits d'hiver.

L'étoile

Et blanche aussi s'allume en un coin de l'espace
Une étoile isolée, luminaire tremblant,
Larme égarée, reflet d'âme morte qui passe,
Rayon d'espoir perdu depuis plus de mille ans,
Feu follet qui s'allume en un coin de l'espace.

La neige

La neige sur la plaine et les glaciers d'argent,
Sur la ville qui meurt et la rivière morte,
Est tombée, blanc suaire, et pèse lourdement,
Ouate glacée, sur l'âme, et le rêve grelotte
Triste et nu dans la bise et les glaces d'argent.

Pierrot

Et blancheur de Pierrot, blancheur de face blême,
Promenant sa farine au beau milieu d'un bal,
Éclat de rire fou sous le nez de carême ;
Et, blafarde ironie, candeur de carnaval,
Âme noire et teint blanc, blancheur de face blême.

Le carnaval

Blancheur de chère lie, nappes et blanc cristal,
Les œufs battus en neige, oie blanche à la chair fine,
Mousse aimée du Champagne, et vapeur de régal,
Buée blanche, embaumée, crêpes, crème et farine,
Ripaille et chère lie, blancs de nappe et cristal.

Mains au clavier

Et la blancheur des mains, frôlant le blanc d'ivoire,
Touches pâles, polies sous les doigts fuselés ;
Blancs arpèges, éclos dans la douceur de croire,
Candeurs d'ailes, frissons des trilles modulés,
En Banc majeur, fa dièse, envolés sur l'ivoire.

Chambre de jeune fille

Nid blanc, fleurant l'iris, la poudre et le jasmin,
Candeur du lit tout blanc, dentelle et mousseline,
Parure de la vierge, épouse de demain,
Et bouquet d'oranger, souliers blancs, moire fine,
Satin blanc ; tout est blanc dans ce lit de jasmin.

Première communion

Blanc des guimpes fermées, voile de communiantes,
Surplis, encens, hostie, tous les blancs de l'autel,

Et la voix douce et pure, enfant blonde qui chante,
Les blanches litanies de la Reine du Ciel,
Pour le chaste hyménée d'un cœur de communiant.

Pierres et gemmes

Cassure de l'albâtre et feux du diamant,
Nacre, perle et camée, puretés cristallines
Ou laiteuses de gemmes, éther incandescent ;
Chatoiement du mica, nuances opalines,
Larme immortalisée, feux blancs du diamant.

Chair de femme

Lèvres tendres des seins, chair molle de la femme,
Dans l'écume et l'or clair, sortie de l'océan,
Énervante caresse et merveilleuses gamme,
De la peau, lis trompeur, neige qui brûle et sent
L'écume et le rayon dans une chair de femme.

Fleurs blanches

Blancheur de Floréal qui rit dans les grands prés :
Aubépine des haies, œillet blanc, pâquerette,
Le pâle nénuphar, naïade des marais,
Et le muguet de Mai, la mignonne clochette,
Et le grand lis altier, et la reine des prés.

Geisha

La rieuse geisha, coquette Japonaise,
Agite son ombrelle et son éventail blancs,
Se pâme au clair de lune avec des frissons d'aise,
Et pare son peignoir aux larges plis flottants,
De chrysanthèmes blancs ; coquette Japonaise.

Fil de la Vierge

Du voile de Marie, dans la blancheur de Mai,
Filigrane d'argent par la rosée qui perle,
Se tend dans le sentier d'aubépine embaumé,
Sous les premiers rayons, au chant joyeux du merle,
Le blanc fil de la Vierge aux blancs matins de Mai.

Baptême

Mais plus blanc que ces blancs, que le lis et l'opale,
Est le voile qui pare un enfant nouveau-né,
Que l'on porte au baptême, et blancheur sans égale
La petite âme blanche, ignorant le péché,

Plus blanche que la neige, et le lis, et l'opale...

Variante pour la Japonaise

Les blancs pigeons de la déesse en fol essaim
Vont, dans une envolée de plumes, blanche et chaude,
Se poser tout près d'Elle, et chercher dans sa main
L'offrande qu'Elle apporte à la blanche pagode
À la sœur des Rayons brillant en riche essaim.

2/1903 – Rostov s. Don

Ce que j'aime

Loin de toi, mon aimée, j'évoque ton visage
Incertain, dans un rêve, et je cherche à revoir
Tes traits, et préciser, de ce charmant mirage
La forme, vague ainsi que le rêve d'un soir ;
Quand mille lampes d'or, lucioles lointaines,
Tour-à-tour, là-haut, s'allument dans les cieux.
À voir leur fol essaim de brillantes phalènes,
Ce que j'aime le mieux, chère, ce sont tes yeux.

J'aime ta gorge blanche, comme aussi l'ovale pur
De ton visage aimé ; la forme un peu sévère
Du menton et des yeux ; le front sans un pli dur ;
Et du nez délicat cette courbe légère
Allant bien au teint brun, donnant la vision
Du type d'Israël, qu'un peu de soleil dore,
Atténué pourtant, exquise illusion :
C'est, je crois ton profil si beau qu'en toi j'adore.

J'aime à voir tes cheveux, délicieusement,
Séparés en bandeaux de mode italienne,
Encadrer ton visage harmonieusement ;
Et j'aime tout autant que rien ne les retienne
Sur les tempes, partout, rebelles échappant
Au doigt qui vainement essaie de les refaire ;
Ou bien en natte encore, ayant l'air d'une enfant.
Ce sont tes cheveux bruns, chérie, que je préfère.

J'aime à voir l'éclat blanc de tes dents dans un rire
Et des lèvres aimées le gracieux contour,
Rose, comme la source où l'aurore se mire
Légère, puis brûlant sitôt que vient le jour ;
La pourpre de leur chair meurtrie par la tendresse
S'avive aussi, plus chaude en un baiser plus fort :
C'est ta bouche que j'aime en toi jusqu'à l'ivresse,
Tentante comme un fruit où je boirais la mort...

Je t'aime toute enfin ; mais plus que toutes choses :
Plus que ton beau corps souple et tout vibrant d'amour,
Qui frémit dans mes bras ; plus que tes lèvres roses,
Où les miennes pourtant s'oublieraient tout un jour,
Plus que tes beaux yeux bruns dont la caresse même,
Si tendre, verse à l'âme un instant de bonheur :
Plus que tout, mon amour, sais-tu ce qu'en toi j'aime ?
Ce que j'aime le mieux, mon aimée, c'est ton cœur.
Plus que l'ordre élégant et coquet qu'on admire,
Moi, j'aime l'abandon de tes cheveux épars ;
Plus que la bouche aussi, j'adore le sourire ;
Plus que les yeux aimés, j'en aime le regard ;
J'aime quand tu me dis : Je t'aime, et que ta lèvre
Tremble et brûle, baisante et baisée tour-à-tour,

Versant et recevant l'ardente et douce fièvre :
Ce que j'aime surtout, en toi, c'est ton amour.

Décembre 1902 - Caucase

Rosée

Quand la terre brûlée par de longs jours sans eau,
De soif mourante, fume, au soleil implacable
Qui la ronge, séchant jusqu'au tremblant roseau.
L'arbre meurt, la fleur tombe et le sol est de sable...

Si sur cette agonie s'élève un vent soudain,
Non pas un vent de sud traversant l'air torride,
Mais quelque brise fraîche, ailée, du ciel d'airain
Passant, en éventail léger au sol aride ;

Que là-bas, loin encore, avance en flocon gris,
Le nuage attendu pendant ces heures lourdes ;
Comme en rêve, incertaine, émue d'avoir compris,
La terre se réveille en mille rumeurs sourdes...

La fleur se redresse et tend vers le ciel clair
La corolle expirante, et l'arbre sent renaître
La sève ranimée par la fraîcheur de l'air ;
Et la rosée divine à la terre rend l'être.

Ainsi, quand sur une âme a passé le malheur,
A soufflé, desséchant, plus d'un vent de misère,
Et qu'en ce cœur ronge – la suprême douleur, –
Par le doute, il n'est rien qui dise encore : Espère !

Puisqu'il a désappris le délicieux recours
À la prière même, à cette rosée fraîche
D'où viendra donc enfin le suprême secours
A ce cœur délaissé que le doute dessèche ?...

Vienne avec un sourire et la main qui se tend,
D'un regard apaisant pour ce cœur en détresse,
Un bon ange : Aussitôt comme la fleur reprend,
La vie revient à l'âme en un peu de tendresse.

Liberté

Ainsi que ce cheval sans maître,
Sans selle ou bride, poil au vent,
Ne s'arrêtant quand il veut paître
Qu'au sein de l'océan mouvant
Des steppes à l'herbe si haute
Qu'elle lui vient jusqu'au poitrail
Et qu'il surgit quand il en saute,
Comme un Pégase de vitrail ;
Libre sultan de mille reines,
Suzerain de l'immensité,
Ivre d'espace dans les plaines...
O bien suprême, liberté !
Oh ! Vivre ainsi que lui, sans maître,
Soi seul être son propre roi,
Partir au loin pour disparaître,
Seul avec toi !...

1902 – Caucase

Souffle du soir

Parfois quand vient le soir, un souffle de mystère
Semble flotter dans l'air, délicieusement,
Haleine insaisissable, exquisément légère,
Comme un bruit d'aile fine, à peine un frôlement.

Tout se tait. L'âme écoute, et, les paupières closes,
Laisse au regard des yeux parler celui du cœur...
Un parfum très subtil : On dirait que des roses
Ont entrouvert là-bas, comme un baiser de sœur

Délicat et discret, leur corolle tremblante
Humide de rosée, et qu'un souffle câlin,
Une brise du sud s'est prise, frémissante,
À caresser, dans le clair soleil du matin.

Puis, chargée de l'arôme aux suaves ivresses,
Elle a repris sa course, en sylphe qui s'enfuit,
Gardant le doux parfum, tout vibrant de tendresses,
Pour l'apporter ici, dès qu'est venue la nuit.

Et dans un grand frisson qui fait trembler sa lèvre,
L'exilé que caresse ainsi l'esprit du soir,
Sent à son front brûler une soudaine fièvre,
Et son cœur tressaillir, et son sang s'émouvoir...

1903 – Tch.

Le coffret

C'est un riche coffret, de mode très ancienne,
Aux ferrures d'argent très pur, mais tout bruni,
Et dont le fin velours brodé de valencienne
Est usé sur les bords et par endroits terni.

Retrouvé tout au fond d'un meuble de famille,
Par une jeune espiègle, enfant aux yeux rieurs,
Avec un rire clair, fusant en joyeux trille,
Il est bientôt ouvert par les doigts fureteurs.

Comme un oiseau léger, la main de l'indiscrète
Preste, et pourtant sans hâte, erre, et tourne au hasard
Les vieux papiers jaunis, et la boîte secrète
Aux tendresses gardées ; rien n'échappe au regard.

Et railleuse d'abord, la fillette examine
Ces lettres du passé, ces choses d'autrefois,
Relit des bouts de phrase en souriant, mutine,
Et ces fleurs desséchées et ces tendres émois.

De tout cela, très doux, un parfum vague émane,
Subtilisé dans l'air, chypre mêlé d'iris,
Une odeur d'ancien temps, de rose qui se fane,
Essence de Cythère et bouquets de Chloris.

Dentelles embaumées fleurant la bergamote,
Gants tout imprégnés d'ambre et sachets d'oliban,
Evoquant ce Jadis qui dansait la gavotte,
Gracieux et poudré, dans un salon d'antan.

L'enfant que le parfum troublant du coffre enivre
Ouvre un petit écrin d'aspect mystérieux ;
Il lui semble sentir tout ce passé revivre,
Respirer doucement d'un souffle harmonieux.

Deux portraits très anciens, noués d'un ruban rose,
Et, - délicatement, défait le nœud coquet
Dont la soie est pâlie, - Le regard bleu se pose
Sur les deux médaillons en or et bois laqué.

L'un est connu, ma foi ! C'est elle, c'est l'aïeule
Morte de l'an passé ; c'est sa croix d'or massif,
Ce crêpe pour celui qui l'avait laissée seule,
Et ses cheveux d'argent, et son beau front pensif.

Mais l'autre ? Quel est donc ce fier et doux visage ?
Le front est blanc et pur ; et le regard rêveur,
Des yeux de velours brun reflète le mirage
De jeunesse sans fin et d'éternel bonheur.

Sur sa joue délicate, en fine porcelaine,
Ombree d'un peu de rose, en entrelacs légers,
Parant superbement son front de châtelaine,
Se déroulent, bouclés, ses cheveux noirs de jais.

Le cou gracile et frais, à la ligne impeccable,
Est vierge de bijoux ; un fichu de linon
À la mode du temps, de grâce inimitable,
Déliat et coquet, s'y croise à la Ninon.

Les yeux bleus de l'enfant se voilent d'une larme,
Et son cœur bat plus fort, avec un serrement.
Elle a compris soudain : Le portrait qui la charme
Est celui de l'aïeule encore en son printemps.

Pour la première fois, le douloureux mystère
De la jeunesse morte en pleurant les désirs,
L'opresse ; et, replaçant les portraits de grand' mère,
Elle referme, émue, le coffre aux souvenirs.

Raismes – 12. VIII. 1903

